00081074

ASIATIC SOCIETY MUMBAI

This book has been adopted
for conservation
by

Hermès India

A project facilitated by the Rotary Club of Bombay

00081074

Digitized with financial assistance from

Hermès India

a project facilitated by the Rotary Club of Bombay

on 12 April, 2019

PARIS-SALON

1886

S-1C-51

PARIS. IMPRIMERIE E. BERNARD & CIE, 71, RUE LACONDAMINE, 71

12e VOLUME DE LA COLLECTION

3

LOUIS ÉNAULT

PARIS-SALON

1886

PAR LES PROCÉDÉS PHOTOTYPIQUES

DE

E. BERNARD & Cie

8107 4 ae

1er volume contenant 40 Gravures et Vignettes

S-C 51

PARIS

E. BERNARD & Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

71, RUE LAFONTAINE, 71

1886

Fo 708.436
Ena/Pas
81074

TABLE
ALPHABÉTIQUE
DES
NOMS D'AUTEURS

		Pages.
Aubert	*L'Amour en vacances*	47
Barrias (Félix)	*Le Triomphe de Vénus*	43
Beaumetz	*L'Appel suprême*	57
Beraud (Jean)	*La Salle des filles au Dépôt*	11
Bertier (E.)	*Portrait de Mlle Mauri*	33
Bonnat	*Portrait de M. Pasteur*	19
Bonnefoy	*La Fin d'une belle journée*	73
Bouguereau	*L'Amour désarmé*	23
Boulanger	*Un Maquignon d'esclaves à Rome*	79
Breton (Jules)	*Le Goûter*	67
Brouillet (A.)	*Le Paysan blessé*	21
Bruck-Lajos	*Ruth*	41
Cabaillot-Lassalle	*La Jeune mère*	9
Carpentier	*Mme Roland à Sainte-Pélagie*	17
Clermont-Gallerande (de)	*Une Voie chaude*	29
Comerre (Léon)	*Portrait de Mme Théo*	45
[illegible]merre (Paton)	*La Chanson des bois*	75
[illegible]tant (Benjamin)	*Justinien*	7
[illegible]pe	*La Fin du jour à Penmark*	55
[illegible]rd (de)	*Pêcheuse de crevettes*	49
[illegible] (Guillaume)	*Misericordia*	37

		Pages.
Gardette	*Remise du corps d'un général tué à l'ennemi.*	32
Gardner (Mlle)	*L'Imprudente*	39
Gervex	*La Femme au masque*	25
Henner	*L'Orpheline*	1
Jimenès (Luis)	*La Leçon de guitare*	5
Lafon	*Orphée et les femmes de Thrace*	71
Langlois (Mme)	*Pêcheuse de moules*	31
Laugée (C.)	*Soleil couchant*	59
Lepic	*Bateaux normands*	51
Lesrel	*Le Cadeau du parrain*	63
Maignan (Albert)	*Le Réveil de Juliette*	3
Moreau (A.)	*Au Printemps*	61
Richter	*Bazar aux parfums*	27
Rosset-Granger	*Les Hérodules*	77
Salançon (Mme)	*Avant la pêche*	53
Schryver	*Le Premier jour de printemps*	15
Smith (Alfred)	*Après l'averse*	65
Souza-Pinto	*L'Egarée*	65
Umbricht	*Le Vieux charron*	13

PRÉFACE

Sans être affligé d'une modestie embarrassante, car tout s'use en ce monde, même cette aimable vertu, et nous n'en sommes plus à l'époque heureuse et rougissante des débuts, nous éprouvons toujours un certain embarras à présenter nous-mêmes nos œuvres au public. C'est une besogne dont, généralement, on laisse la charge aux autres.

Mais, au moment de choisir parmi les plumes dévouées auxquelles nous voudrions confier la tâche, difficile peut-être, de dire un peu de bien de nous, nous nous faisons cette réflexion naïve, formulée en un vers typique, par un homme qui passe pour avoir bien connu le cœur humain :

« Il n'est meilleur ami ni parent que soi-même. »

Et comme, après tout, nous savons mieux que personne ce que nous avons voulu faire, nous ne voyons pas trop pourquoi nous aurions besoin d'un intermédiaire entre nous, dont la conscience et la sincérité n'ont jamais été mises en doute, et des lecteurs dont la bienveillance et la sympathie se sont affirmées par le succès que font à notre œuvre, depuis de longues années déjà, leur constance et leur fidélité.

Nous publions aujourd'hui le XIIe volume de notre collection. Nous publierons le XIIIe dans quelques jours. Cette rapidité, dans un ordre de publications comme celle-ci est assez rare pour que nous en tirions quelque vanité.

Nous avons fondé, avec M. Bernard, l'œuvre du PARIS-SALON, *qui, dans la série de ses douze volumes, n'aura pas reproduit à la fin de l'exposition actuelle beaucoup moins de* cinq cents tableaux, *empruntés, sans préférence d'école, et sans parti pris d'aucune sorte, aux sommités de l'art contemporain.*

Mais il en est de la publicité comme du soleil, qui, dit-on, doit luire pour tout le monde. Aussi, parmi nos lecteurs, ceux qui voudront bien examiner avec quelque attention la liste des œuvres reproduites auront pu voir que si nous avons cru devoir donner tout d'abord la place d'honneur aux maîtres incontestés, qui sont la gloire de notre époque, à mesure que notre tâche s'est déroulée devant nous, notre soin le plus constant a toujours été de faire de plus en plus grande la part des noms nouveaux, jusqu'ici inconnus du public ; qui n'ont pas encore obtenu la juste part de renommée à laquelle ils avaient droit, et qui l'attendaient dans l'ombre et le silence.

Cette sorte de justice distributive est à nos yeux la principale raison d'être d'une publication comme le PARIS-SALON ; *car nous espérons bien qu'un jour son vaste ensemble sera une sorte de* MUSÉE POUR TOUS, *où se rencontreront toutes les gloires, toutes les illustrations, toutes les célébrités de la peinture, dans le dernier quart du* XIXe *siècle. Ne pouvant élever de monument pour nous-mêmes, nous sommes heureux de travailler à celui des autres.*

LOUIS ÉNAULT.

HENNER

L'ORPHELINE

Beaucoup de gens que je connais se feraient un plaisir d'adopter les orphelines de M. Henner. Ils sont certains d'avance qu'elles ne leur resteraient pas longtemps sur les bras. Ce sont des jeunes personnes généralement très faciles à placer, et je ne me figure point que leurs tuteurs restent jamais bien longtemps dans l'embarras à cause d'elles. Quant à moi, j'avoue que je les aime... même en peinture.

Henner, dont l'éloge n'est plus à faire, et dont les moindres toiles se couvrent d'or des deux côtés de la Manche et des deux côtés de l'Océan, est arrivé aujourd'hui à un tel degré de virtuosité que ses pinceaux n'ont plus rien à lui refuser. Il fait tout ce qu'il veut avec sa toile et sa boîte à couleurs — même des chefs-d'œuvre — surtout des chefs-d'œuvre.

Comme sujet, c'est peu de chose vraiment que cette petite *Orpheline*, blanche comme une cire sous ses longs voiles de deuil, vêtue de noir et de noir gantée —

avec une simple échancrure de la robe austère à la naissance du cou, qui nous montre le satin de sa peau. Mais quel modelé à la fois délicat et puissant; comme toutes les valeurs du noir et du blanc sont finement observées, et avec quel relief de statue, cette aimable et dolente personne, vue de face, en pleine lumière, se détache en vigueur sur son fond — et sort du cadre!

ALBERT MAIGNAN

LE RÉVEIL DE JULIETTE

LBERT MAIGNAN, se montre à nous chaque
née comme un puissant évocateur du passé. Personne
sait mieux que lui s'inspirer de la pensée des siècles
nouis. Il les rappelle devant nous, avec le prestige et
agie d'un homme qui sait se faire le contemporain de
ceux dont ses pinceaux veulent retracer la vivante
re. Nous lui devons, sur les origines de notre histoire
nale des restitutions qui sont des merveilles de goût,
sprit et d'exactitude. Il a été le grand illustrateur des
mps mérovingiens.

Mis en verve par ce très joli succès, M. Albert Maignan s'attaque aujourd'hui à un sujet non moins poétique, mais à une époque plus rapprochée de nous. Il nous transporte dans la haute Italie, à Vérone, dans le plein épanouissement de ce Moyen-Age, à la fois si raffiné et si barbare; mais dont les mœurs ont du moins gardé une saveur d'originalité que l'on ne rencontre plus dans notre siècle, où tout s'efface, où les physionomies ont perdu leur

relief, comme des médailles jadis superbes, tout à fleur de coin, mais qui se sont usées dans le frottement d'une trop longue circulation.

M. Albert Maignan a choisi le moment le plus sombre mais aussi le plus pathétique du drame Shakespearien — Juliette est descendue dans la tombe des Capulet — endormie par le narcotique du bon moine — mais l'amour est plus fort que la mort ; Roméo l'a suivie, et c'est dans ses bras que l'adorable fille se réveille, pour passer du sombre rêve dans l'éclatante réalité. La scène est très belle et Albert Maignan l'a rendue avec ce sentiment pittoresque et cette fidélité historique qui donnent à toutes ses œuvres tant de valeur, de relief et d'accent.

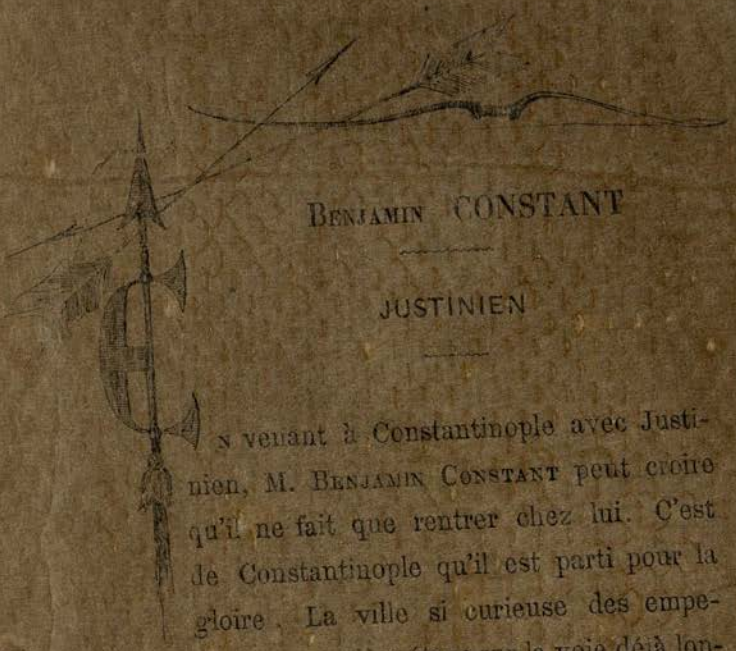
LUIS JIMENÈS

LA LEÇON DE GUITARE

Don Luis Jimenès appartient à cette grande et forte race espagnole, qui nous a donné ces demi-dieux de la peinture qui s'appelèrent Murillo, Ribéra, Alonzo Cano, Vélasquez, dont la glorieuse ligne s'est perpétuée jusqu'à nous avec les Goya, les Madrazzo, les Fortuny, les Arcos, qui sont l'honneur et la joie de l'école contemporaine, de l'autre côté des Pyrénées.

Luis Jimenès est un dilettante du pinceau, et, pour emprunter un mot à sa langue maternelle un *aficionado* de la palette. C'est un dilettante et un raffiné, un peu précieux quelquefois, mais toujours fin et délicat. Ses préférences particulières, ses études spéciales peut-être, le ramènent souvent vers les dernières années du XVIIIe siècle, sur la limite de deux mondes, entre la vieille société aristocratique et monarchique qui va s'éteindre, et la société nouvelle, empruntant ses éléments à la bourgeoisie riche et bien élevée, qui va commencer à jouer son rôle dans la vie

publique. Cette époque de transition, un peu vague, pleine de nuances fugitives, a trouvé dans M. Jimenès un de ses interprètes les plus autorisés. Un tableau comme celui qu'il intitule la *Leçon de guitare*, est une vraie restitution du passé, à laquelle nous prenons un plaisir extrême.



BENJAMIN CONSTANT

JUSTINIEN

S venant à Constantinople avec Justinien, M. BENJAMIN CONSTANT peut croire qu'il ne fait que rentrer chez lui. C'est de Constantinople qu'il est parti pour la gloire. La ville si curieuse des empereurs d'Orient a été sa première étape sur la voie déjà longue qu'il a parcourue avec le bonheur et la fortune d'un jeune triomphateur.

L'auteur de *Justinien* a tout ce qu'il faut pour comprendre et pour rendre ce pays de l'enchantement et du rêve. Evocateur patient et puissant du passé, il aime à revivre dans les siècles évanouis, et à les reconstituer devant nous. Ajoutez qu'il voit grand, et que pour faire passer — telles qu'il les a conçues — ses visions sur la toile, il possède non seulement une main habile, mais une palette éclatante. — La contrée où le soleil se lève, pour rayonner dans sa gloire, devait être sa patrie d'adoption.

Le Justinien sur son trône, vu de face, et drapé dans la pourpre impériale, est d'une incontestable grandeur, et

autrement vrai que le fantoche couronné, sorte de pantin dont Théodora tire les ficelles, récemment livré à la risée du public par un dramaturge subtil.

Il y a plusieurs personnages dans la personnalité complexe de celui qui fut Justinien. — M. Benjamin Constant a choisi le théologien — c'était son droit, puisque sous ce prince, qui aimait la discussion, la théologie se trouvait partout à Byzance. — A la cour, dans les écoles, et jusqu'à l'hippodrome. Le tableau, bien conçu, très simple dans ses grandes lignes, est tout à la fois brillant et pittoresque, saisissant dans son ensemble, piquant dans ses détails, avec des études de physionomies singulières et curieuses. — C'est le Benjamin de M. Constant.

CABAILLOT-LASSALLE

LA JEUNE MÈRE

Il y a tant de naïveté, de jeunesse et d'innocence dans la tête de cette *Jeune mère*, que l'on dirait une jeune fille. Le petit enfant qui lui sourit, du fond de son berceau, est venu au monde sans qu'elle ait trop su comment la chose est arrivée — elle est moins la mère que la sœur aînée de son fils — mais que de grâce et de tendresse dans cette chaste maternité! Ici un seul mot suffit pour rendre nos impressions, et c'est le mot charme. Le tableau est charmant, en effet.

On m'assure que c'est une vraie Parisienne qui a posé pour ce joli tableau, une Parisienne de fine race, au doux regard et au doux sourire. Il se peut, car avec la femme tout est possible — mais, si la chose est vraie, je dois reconnaître que l'artiste l'a bien transformée; car telle que la voilà, elle est franchement paysanne, de la tête aux

pieds, depuis son bonnet de linge jusqu'à ses souliers de gros cuir. Très à l'aise, du reste, et parfaitement naïve, dans ses frais et simples ajustements.

« Cotillon simple et souliers plats! » comme disait le *bon* Lafontaine (était-il aussi bon qu'il en avait l'air?) On jurerait que la mignonne n'a porté que cela toute sa vie!

Tout le tableau est, du reste, bien arrangé, aussi pittoresque qu'il est vrai; avec des accessoires bien choisis, depuis le dévidoir aux grands bras jusqu'au berceau aux longs barreaux, dans lequel l'enfant dort, ou rêve, sous le regard et le sourire de la jeune mère. M. Caballot-Lassalle nous a donné là une œuvre tout à fait sympathique.

JEAN BÉRAUD

LA SALLE DES FILLES AU DÉPOT

JEAN BÉRAUD est, avant tout, un collectionneur de documents humains, et un chercheur de sujets pittoresques. Le mérite artistique que le public, les amateurs et la critique se plaisent à reconnaître dans ses tableaux n'est pas le seul qui assurera leur succès dans l'avenir. Ils ne seront pas recherchés uniquement pour le talent de leur auteur, auquel tout le monde rend justice ; mais ils seront encore, pour les historiens curieux des petits faits et des détails menus, une mine très précieuse, et toute remplie de renseignements qu'ils ne se lasseront point de consulter.

Ils pourront le faire en toute sécurité, car le pinceau de l'artiste n'a jamais menti.

Moderne au premier chef, n'estimant que l'actualité, vivant d'elle, pour elle et avec elle, ne peignant ni la veille qui n'est plus, ni le lendemain qui n'est pas encore, mais tout *au jour d'aujourd'hui*, et ne voyant dans la vie que l'heure présente, et le moment qui

passe — et qu'il saisit — M. Jean Béraud donne à ses moindres œuvres une intensité de vie et une réalité surprenantes.

Très éclectique et recherchant dans tout sujet, le tableau à faire, il nous conduit un peu partout — dans le monde, au théâtre, à l'église, sur les places publiques, encombrées par la foule grouillante — Aujourd'hui il nous met en mauvaise compagnie — mais l'*Art* purifie tout. Nous sommes au *Dépôt* — là où la police jette les prises de son coup de filet nocturne — mais la religieuse qui surveille ces malheureuses, en priant pour elles, relève et ennoblit le sujet — dont le peintre a su, du reste, tirer le plus habile parti. — Cette figure de la religieuse, surveillant ce mauvais monde, est d'une réelle grandeur.

UMBRICHT

LE VIEUX CHARRON

Depuis que Victor Hugo a écrit son beau livre l'*Art d'être grand-père*, le public s'est peu à peu familiarisé avec les rides et les cheveux blancs, et les plus jeunes parmi nous s'accoutument déjà à l'idée qu'ils marcheront un jour courbés sous le faix de la vieillesse chenue. On la craint moins depuis que l'on sait qu'elle nous promet de si douces compensations pour nos derniers soirs. C'est vous, chers bébés, mignonnes créatures aux têtes bouclées, brunes ou blondes, dont le regard ensoleille notre hiver, et dont le sourire enchanteur nous rend l'illusion de nos printemps perdus.

Ces idées-là sont bien celles de M. Umbricht : un seul regard jeté sur son tableau suffira pour nous en convaincre. Ce tableau s'appelle le *Vieux charron*, moi je l'appelle volontiers le *Grand-père et la petite-fille*.

Ils sont là tous deux, lui et elle — lui robuste et trapu, bien pris dans sa taille puissante, sa tête, qui respire l'honnê-

teté et la bonté, bien encadrée dans la barbe blanche, fournie et bien plantée, fortement campé, en face du chevalet sur lequel repose son ouvrage.

Tout à côté, sa petite-fille, son orgueil, la joie de la maison, très simple dans son costume rustique, mais très gracieuse avec sa chevelure dénouée, tombant en boucles légères sur ses épaules. Ce n'est par une beauté classique et Praxitèle ne l'aurait pas taillée dans le Paros — Mais avec quelle attention, quel zèle et quel soin, elle verse dans le verre de grand papa le cidre mousseux — Très aimable composition d'un genre tout intime.

SCHRYVER

LE PREMIER JOUR DE PRINTEMPS

C'est pourtant vrai qu'au temps jadis, quelques années après le déluge, et avant la Révolution française, on a parfois connu — du moins les poètes nous l'assurent — une saison adorable et charmante, où le ciel était bleu, comme une coupole de saphir, où le soleil, à pleins rayons, jetait une poussière d'or à travers les rameaux aux verdures naissantes, où les poitrines joyeuses se dilataient avidement pour aspirer des souffles tièdes, où la terre ouvrait son sein, d'où jaillissaient les fleurs aux corolles diaprées, où des effluves de parfums passaient dans l'air embaumé.

Cet heureux temps n'est plus » ; et pour nous autres, tristes déshérités, nos années ne se composent plus que de quatre hivers. — L'un fini, l'autre recommence, et la noire série se poursuit.

Outre son charme réel, le tableau que M. Schryver intitule le *Premier jour de printemps*, a donc pour nous un intérêt que j'appellerai volontiers rétrospectif, qui nous le rend plus aimable encore.

C'est une de ces petites idylles comme nous en rencontrions jadis avec le retour d'avril, au milieu de toutes nos places et au coin de toutes nos rues.

Trois femmes, également attrayantes, bien que différemment jolies, debout au premier plan, sont groupées autour d'un éventaire couvert de fleurs. L'une est la marchande; les deux autres — une blonde et une brune, contrastes voulus —, sont des acheteuses qui examinent attentivement les bouquets qu'on leur offre, avant de faire un choix. Toutes ces figures sont aimables, et, pour symboliser le printemps, elles valent les fleurs mêmes si bien peintes par M. Schryver avec leurs vives colorations et leur frais éclat.

CARPENTIER

Mme ROLAND A SAINTE-PÉLAGIE

Choisir une grande époque historique; s'y attacher avec force; l'étudier avec patience et sagacité, et la reproduire avec amour, ce sont là des atouts qu'un artiste habile doit essayer de mettre dans son jeu.

Pour mon compte, je ne connais guère de plus heureuses conditions de succès.

M. Évariste Carpentier l'a bien compris. Aussi le voyons-nous, depuis plusieurs années déjà, consacrer tous les efforts d'un talent sérieux, arrivé à sa plus savoureuse maturité, à reproduire les scènes les plus pathétiques de cette période de nos annales, à la fois grandiose et lugubre, qui s'appelle la Révolution Française.

Mais M. Carpentier, qui, grâce à Dieu, n'a pas été bercé sur les genoux de Téroigne de Mirecou[illegible]ne s'encanaille pas avec les *Tricoteuses*, et ne prostitue j[illegible]t ses pinceaux à la glorification de ces fous sanguinair[illegible] qui s'appellent Marat, Saint-Just, Robespierre ou Dan[illegible]. Il comprend que nous en avons assez de ces monstres surfaits qui

tinrent trop longtemps la France prosternée sous leur talon. Il aime mieux nous montrer leurs victimes. Il sent bien que c'est un moyen plus sûr de concilier nos sympathies à ses *œuvres*.

Aujourd'hui, il nous présente *Mme Roland à Sainte-Pélagie*. Mme Roland n'a peut-être pas très bien vécu, mais elle est bien morte, — et la postérité ne verra plus cette amante de Guadet et cette muse des Girondins que transfigurée dans l'apothéose de son martyre.

Faisons comme elle, en félicitant M. Carpentier de son tableau tout plein de silhouettes de jolies femmes.

J. Bonnat 1886

BONNAT

PORTRAIT DE M. PASTEUR

Toutes les personnalités marquantes de l'époque voient le pinceau tout-puissant de Léon Bonnat s'attaquer vaillamment à elles. Il a eu le rare privilège de voir poser devant lui tous les hommes qui ont eu, petits ou grands, une action quelconque sur leur temps: hommes de plume ou hommes d'épée, poètes et philosophes, hommes de guerre ou politiciens: Thiers et le duc d'Aumale; Ferdinand de Lesseps et Victor Hugo; Jules Grévy et don Carlos. Quand on se promène, à de certains jours, dans le splendide atelier de la rue de Bassano, on peut se croire en plein musée historique. Le catalogue du grand maître n'est qu'un long recueil d'illustrations, dont la Gloire a contresigné toutes les pages.

Ce qui plaît surtout à Bonnat ce sont les manifestations de la force. Il choisit ses modèles parmi les vaillants. Franchement épris des allures énergiques et des hardiesses viriles, il prêterait volontiers ses propres qualités à ceux de ses modèles qui ne les auraient pas.

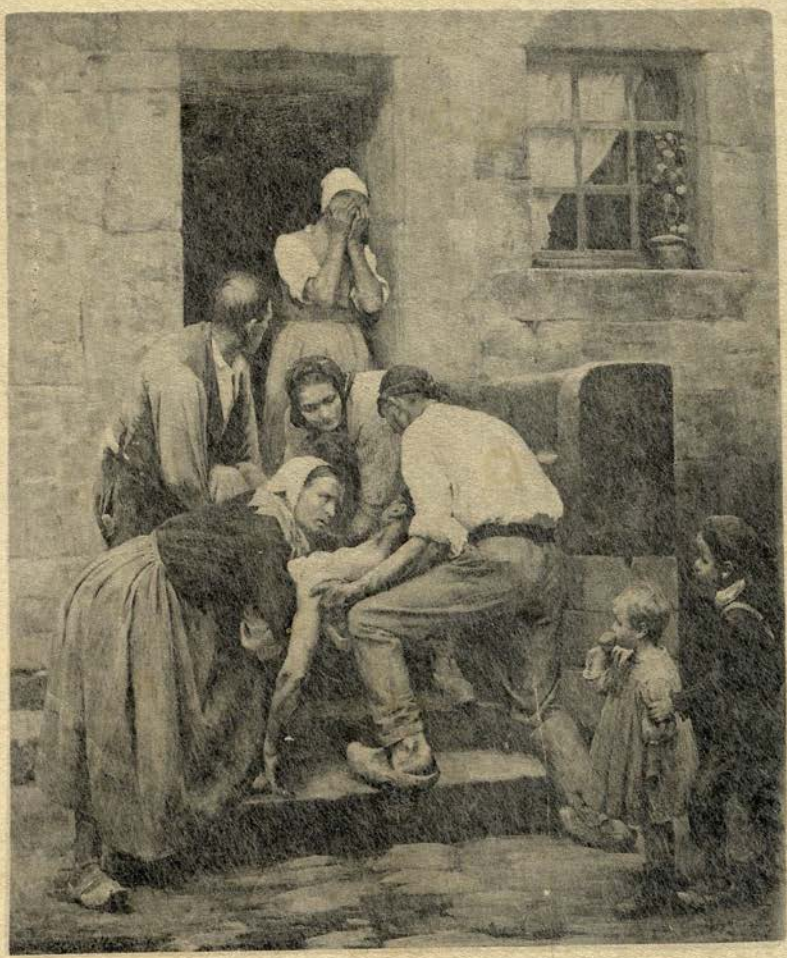
Il s'est donc senti puissamment attiré par la tête typique de M. *Pasteur*; il a entrepris hardiment la lutte avec cette nature fière et forte, qui allie si bien les audaces du chercheur avec la ténacité de l'homme déjà sûr du succès, et qui se dit à lui-même, avec un juste sentiment de sa force : « Je trouverai! »

La figure tout entière est d'un beau galbe et d'une grande allure; posée de face, en pleine lumière, avec un parti pris d'une sincérité audacieuse.

La jolie fillette, au regard déjà profond, à la bouche pensive et sérieuse, à la chevelure soyeuse et flottante, qui s'appuie au flanc de son grand-père, nous rappelle la gracieuse image de Virgile :

Parva sub ingenti patris se subjicit umbra.

Elle donne au tableau une note pleine de grâce et de douceur attendrie.



A. BROUILLET

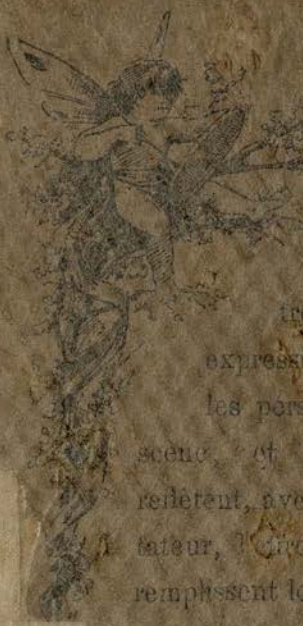
LE PAYSAN BLESSÉ

Aujourd'hui pour la première fois le nom de M. Brouillet se rencontre sous ma plume ; mais quelque chose me dit que qu'il y reviendra, et il sera toujours le bienvenu, tant que l'artiste persévérera dans la voie artistique très droite et très honnête, où il s'est engagé.

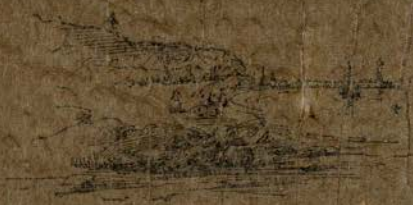
Son tableau du *Paysan blessé* est d'une composition à la fois très pittoresque et très bien rendue.

On voit, la scène comme si l'on y était, et elle est traitée avec une sobriété, une sincérité et une simplicité pleine de franchise, qui en augmentent encore l'effet.

Ceci, c'est la part en quelque sorte matérielle, extérieure, des mérites du tableau. Mais sa valeur morale est, à mon sens, de beaucoup supérieure. J'entends par là le talent d'expression dont M. Brouillet a fait preuve dans cette toile qui sera très remarquée. Il ne s'est pas contenté de peindre des corps — ce qui est déjà quelque chose, surtout quand les corps sont bien peints. — Il



trô les âmes qui les animent d'une
expression poignante et pathétique. Tous
les personnages sont parfaitement en
scène, et leurs physionomies sincères
reflètent, avec une fidélité qui saisit le spec-
tateur, l'effroi, le désespoir et la joie qui
remplissent leurs âmes.



BOUGUEREAU

L'AMOUR DÉSARMÉ

BOUGUEREAU (WILLIAM) est un des plus rudes travailleurs de notre époque laborieuse. Je ne connais point de plus terrible abatteur de besogne. Voici bientôt quarante ans qu'il est à l'œuvre, et cette organisation, à la fois robuste et féconde n'a pas encore laissé soupçonner la moindre fatigue. Il se délasse des anciennes créations par des créations nouvelles. Il change parfois de veine; mais la source est toujours abondante et pure.

De l'avou de ses amis et de ses ennemis, car il a eu trop de succès dans sa vie pour ne pas s'être vu, de temps en temps, dans la nécessité de placer quelques petits ennemis à la Caisse d'Épargne, de l'avis de tous, disons-nous, Bouguereau est un des peintres des plus savants et des dessinateurs les plus corrects de ce temps-ci. Il sait de la peinture tout ce qu'un homme peut en savoir... peut-être même en sait-il davantage, et sa main impeccable dessine tout ce qu'il voit avec une certitude, une justesse, une

précision, et en même temps une correction admirables. Il emprunte tour à tour avec une sorte de régularité voulue, ses plus sympathiques sujets aux évangiles et aux poètes grecs. Il traduit les uns et les autres avec le même soin, le même zèle et la même sérénité.

Son *Amour désarmé* restera parmi ses plus jolies compositions. Je n'en connais point qui donnent plus exactement le caractéristique de son talent.

GERVEX

LA FEMME AU MASQUE

Gervex Henri pour les dames est à la bonheur d'être encore rangé parmi les jeunes et jeune il est entré dans la renommée qui, en sa qualité de femme, aime à poser le laurier sur les fronts qui ne sont pas encore assez chauves pour l'Institut.

Tout le monde se souvient de ces études de nu qui s'appelaient *Rolla*, et le *Faune* et la *Nymphe*. Il eût été difficile de pétrir la pâte d'un torse, d'une hanche ou d'une épaule, d'une main plus souple et plus puissante.

A partir de ce jour, presque un début pour lui, Gervex prit rang parmi les maîtres de la couleur, et la nu lui révéla tous les secrets du modelé et des colorations de la chair vivante.

Aujourd'hui, avec sa *Femme au masque*, Henri Gervex revient à ses premières études, qui resteront toujours les plus chères, et peut-être et pour bien d'autres. Avec sa haute taille, sa fine petite tête, ses membres allongés, ses fines attaches, sa poitrine aux pointes audacieuses, on

dirait une figure de la Renaissance comme le Primatice les peignait à Fontainebleau; comme Jean Goujon les sculptait à Paris.

Vue debout, presque de face, coiffée à la Diane de Poitiers, elle se profile devant nous par une ligne très pure, nous offrant un galbe d'une distinction rare. Le masque noir, assez étroit pour nous laisser voir la délicatesse et les grâces de la tête mignonne, fait paraître plus blanches, par le contraste, les blancheurs marmoréennes de ce corps jeune et souple, qui n'est pas destiné à l'illustration des pages édifiantes de la morale en action; mais qui semblera un régal de haut goût aux dilettentes de la forme humaine..... féminine.

RICHTER

LE BAZAR AUX PARFUMS (TUNIS)

Je crains l'homme qui ne lit qu'un seul livre. — *Timeo virum unius libri*, — disait-on jadis dans les Universités allemandes.

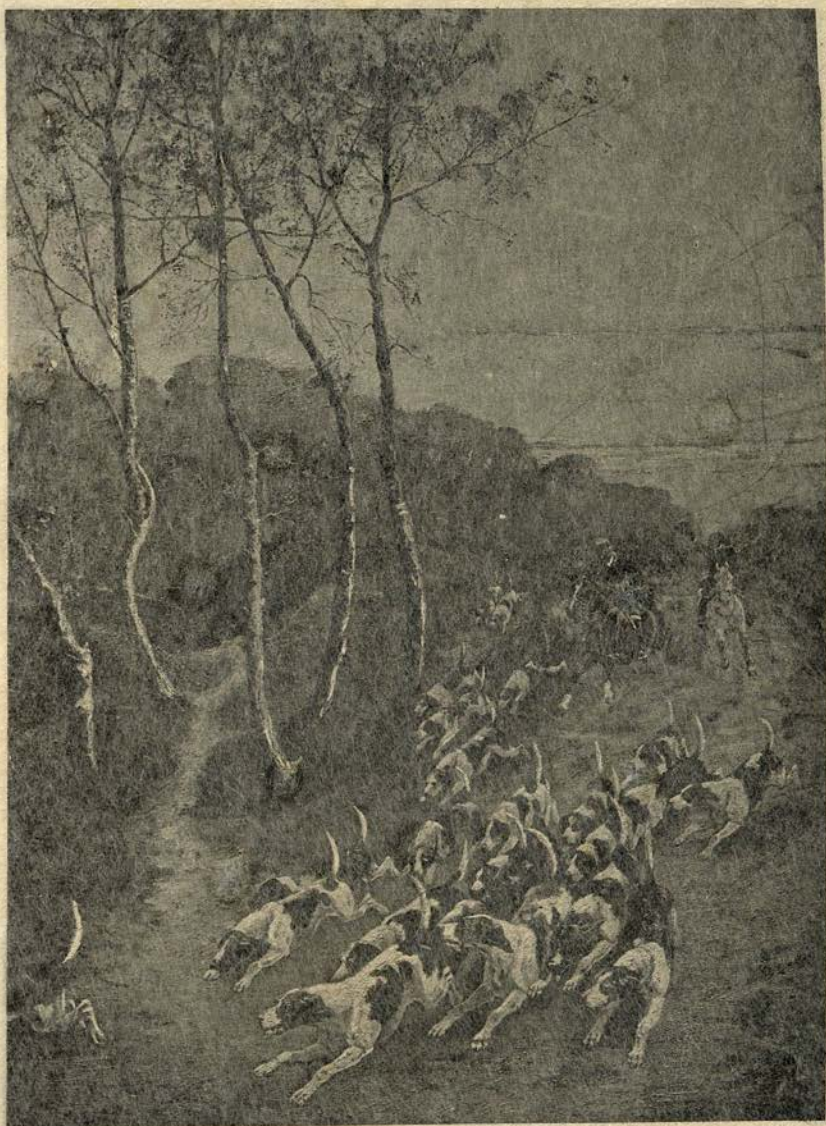
Moi, je craindrais l'homme qui ne fait qu'un seul tableau... si je n'aimais point passionnément la peinture.

C'est qu'en effet l'artiste qui concentre son attention sur un sujet — mettons deux ou trois sujets, si vous voulez — et qui n'étudie qu'un nombre de types assez restreint, arrive promptement à les connaître en telle perfection, qu'il en est le maître absolu, et qu'il les possède à un tel point qu'il décourage la concurrence, et qu'on le laisse faire, à lui tout seul, la pluie et le beau temps, la hausse et la baisse sur le marché.

C'est un peu le cas de M. Richter, à propos de l'Orient, qu'il a étudié avec le soin d'un historien et l'amour d'un artiste: mœurs, types, coutumes, costumes, il connaît tout, et ce que l'on voit et ce que l'on ne voit pas, et l'on peut regarder ses tableaux en toute confiance, avec la certitude qu'on n'y rencontrera point de documents faux. — Tout est à prendre ; rien à laisser.

Ajoutez que M. Richter a l'Orient aimable, distingué et même un peu *cherché*, ce qui n'est pas pour me déplaire. Je permets que l'on cherche pourvu que l'on trouve.

Le tableau que reproduit cette année le PARIS-SALON et qui s'appelle *Soir-et-Matin*, traduisez : « le bazar aux parfums », est, à coup sûr, une des plus jolies compositions de M. Richter : il y a là beaucoup d'élégance, d'éclat et de distinction. On aime ses Orientaux et l'on se dit qu'ils auraient fort bon air dans un bal masqué. Je voudrais les y voir.



CLERMONT-GALLERANDE

UNE VOIE CHAUDE

Le comte de Clermont-Gallerande est un trop fin veneur pour que l'on puisse craindre de le voir jamais quitter la bonne piste. Quand il la rencontre — et il sait trop bien *faire le bois* pour ne pas être certain de la trouver — il l'a suit jusqu'à ce qu'elle l'ait conduit à l'hallali final et triomphant.

Le comte de Clermont-Gallerande est aujourd'hui le peintre autorisé du grand sport, et l'illustrateur patenté du *high-liff*. — Il n'est pas un cheval célèbre par son *pédigree*, ou fameux par ses *performances*, dont il n'ait fait le portrait, pour son maître, ou pour la postérité.

Le Paris-Salon, qui sait choisir ses collaborateurs, a plus d'une fois déjà, offert à ses fidèles abonnés des pages fort intéressantes de cet aimable artiste, qu'ils ont accueillies avec une faveur marquée.

Celle que nous leur présentons aujourd'hui leur plaira peut-être davantage encore.

Une *Voie chaude*, c'est le titre du tableau, et il suffit d'y jeter un coup d'œil pour comprendre le sujet. La meute bien

créancée, ardente, enivrée de l'âcre fumet de l'animal, appuyée par les piqueux qui l'animent du geste et de la voix, s'emporte avec une fureur sauvage, et s'élance vers la curée qui fuit. — Le mouvement, impétueux et superbe, a été très bien rendu par M. de Clermont-Gallerande. Inscrivons un succès de plus à son actif.

Mme E. LANGLOIS

LA PÊCHEUSE DE MOULES

On me dirait que Mme Langlois est une élève de Feyen-Perrin que la chose n'aurait rien pour me surprendre. Comme le maître bien connu à qui nous devons tant de jolies études prises sur les côtes normandes et bretonnes. Mme E. Langlois aime aussi, et non moins passionnément, la mer et ses rivages ; elle connaît les mœurs, les coutumes et les usages de ceux qui vivent dans l'embrun de l'écume salée, et je me tromperais fort si elle ne passait point, chaque année, ses beaux mois d'été sur les côtes de la Manche ou de l'Océan. Ce n'est point, à coup sûr, dans le demi-jour savant, mais quelque peu factice de l'atelier qu'elle a trouvé l'idée et conçu l'arrangement de la jolie toile qu'elle nous montre sous ce titre : *La Pêcheuse de moules*.

Je sens là, au contraire, l'artiste qui se meut à l'aise dans le libre espace, et qui se livre à la saine et vigoureuse étude du plein air.

J'aime cette créature bien plantée et bien poussée, qui, sa journée faite, se repose un moment sur le siège peu rembourré que lui offre un des rochers du rivage. Mais pourquoi tant de mélancolie dans ses grands

yeux bruns ? celui qu'elle aime est-il en ce moment loin d'elle, luttant « au péril de la mer » comme disaient si bien nos pères, dans leur langue imagée, énergique et forte ?

Je souhaite son retour, s'il doit la rendre heureuse, car il serait difficile de ne pas lui vouloir du bien à cette franche et loyale nature.

E. BERTIER

PORTRAIT DE Mlle ROSITA MAURI

ême quand l'oiseau marche, on voit qu'il a des ailes !

Ce joli vers pourrait servir de devise à la première ballerine de notre Académie de musique et de danse. Avec quelle légèreté de sylphide effleure-t-elle de sa danse aérienne le parquet de l'Opéra ; elle ne marche pas, elle voltige, elle traduit en magie, où la réalité se mêle à la grâce, le beau vers dans lequel Virgile nous montre la brillante Camille, courant sur les sillons couverts d'épis sans faire plier leurs tiges minces et frêles.

M. Bertier a eu le bonheur de saisir la diva entre deux entrechats — c'est-à-dire une durée d'éclair — et de fixer dans une pose idéale celle qui semble faite pour ne se reposer jamais. C'est bien elle avec la souplesse de sa taille ondulante et bien prise ; sa cambrure d'Espagnole prête à faire craquer le corset de satin, la jupe faisant le frou-frou autour des hanches frémissantes ; le col aux fines attaches portant, comme une fleur, la tête charmante, bouche entr'ouverte par un sourire qui laisse voir un écrin

de perles blanches ; œil de velours et de feu, qui brûle et qui caresse. Et tout cela avec l'air d'innocence d'une enfant qui ne se doute pas encore qu'elle est déjà femme. Oh ! ces danseuses !

M. Bertier, à qui nous devons déjà un stock important de jolies toiles, n'avait pas encore eu cette note à la fois éclatante et fraîche, qui ne laissera personne indifférent.

Mais je m'aperçois que je ne vous ai pas encore dit son nom, à cette belle victorieuse.

C'est Mauri, c'est Rosita !
C'est la rose de l'Opéra !

75

GARDETTE

REMISE DU CORPS D'UN GÉNÉRAL TUÉ A L'ENNEMI

Nous ne professons point un culte exagéré pour le tableau militaire, qui ne permet guère à l'artiste de développer les qualités esthétiques que nous recherchons tout d'abord dans ses œuvres. Les tueries plus ou moins stratégiques dans lesquelles on massacre des milliers d'hommes pour se donner le stérile plaisir de faire rimer lauriers avec guerriers et victoire avec gloire, sont dépourvues à mes yeux de toute espèce d'attrait. Les escadrons et les bataillons se ruant à la mort ; les régiments broyés par la mitraille, ne nous inspirent qu'une pitié profonde.

Ceci ne nous empêche point cependant de reconnaître que certains faits de guerre se présentent à nous sous un aspect d'incontestable grandeur, et dans des conditions pittoresques de nature à satisfaire les juges même les plus difficiles.

C'est ce que M. Gardette a démontré mieux que personne, aussi déclarons-nous en toute conscience que, dans la toile reproduite par notre Paris-Salon, il a déployé des qualités de composition tout à fait remarquables.

Nous sommes aux derniers mois de l'année terrible, — novembre 1870. — Le général Guilhem a été tué à l'ennemi, et l'état-major allemand a décidé que son corps serait rendu à l'état-major français. La remise a lieu aux avant-postes, sous les murs de Paris. La scène est très émouvante, d'une imposante grandeur. Le catafalque sombre qui occupe le fond du tableau, et qui s'avance vers le spectateur, porté par les soldats allemands, vous impressionne plus vivement que ne le feraient les plus pompeuses funérailles. La tenue digne et sévère des soldats de toutes armes achève de donner à la triste cérémonie son accent particulièrement imposant. Voilà certes de la belle peinture, qui vous serre le cœur et vous met de vraies larmes dans les yeux.

Guillaume DUBUFFE

MISERICORDIA

Horace, un des maîtres de la pensée antique, un des plus grands poètes de Rome, qui fut aussi son plus fin critique, a dit quelque part :

« Il faut laisser aux peintres la liberté de tout oser. »

Nous serions mal venus, après cette fière déclaration de principes, à nous montrer pointilleux et revêches à l'endroit des fantaisies de certains artistes, qui semblent tout d'abord d'une explication difficile.

Le tableau que M. Dubuffe intitule *Misericordia*, aurait besoin de quelques lignes de commentaires pour être compris par tout le monde.

Une pécheresse que la grâce a touchée, vient demander miséricorde au Christ couché sur son tombeau, dont la tête s'illumine tout à coup d'une céleste auréole, et dont la main s'étend vers elle pour lui pardonner et la bénir... A quel Christ avons-nous affaire? Est-ce un

crucifié du Golgotha, enseveli dans une des cryptes du Calvaire? — Mais personne ne pénétra près de Jésus pendant les deux nuits de son dernier sommeil. Sommes-nous tout simplement dans une église Moyen-Âge, et le Christ qui se soulève devant nous de sa couche glacée est-il un Christ de marbre? Mais alors il faut avouer que la jeune personne peu coiffée et encore moins vêtue, qui s'agenouille à ses pieds, a choisi une singulière tenue pour venir solliciter le pardon de ses fautes, à celui qui lie et délie les consciences.

Ténèbres et mystères!

Mlle GARDNER

L'IMPRUDENTE

FRANCE et Amérique *for ever !*

Mlle GARDNER n'est pas une inconnue pour nos lecteurs. — Cette jeune Américaine, presque Française par l'adoption qui lui a donné dans la France une seconde patrie, est un talent très souple, à la fois très correct et très fin. — Elle joint à des mérites d'exécution matérielle très sérieux une valeur d'expression qui lui assure un bon rang parmi les artistes pathétiques.

Je sais que la sensibilité est une qualité féminine par excellence, malheureusement la sensibilité des femmes a trop souvent quelque chose de mièvre et de maladif, qui vous met d'abord en défiance.

Rien de pareil avec Mlle Gardner, dont la notion est d'une franchise, d'une sincérité et d'une puissance communicatives, que plus d'un homme pourrait lui envier.

Ce petit tableau de l'*Imprudente*, compte parmi les bonnes toiles du Salon de 1886. — C'est du drame, et non du mélodramme, ni grands cris, ni grands gestes ;

mais l'accent même de la pure vérité. — Ajoutez que cette mise en scène parfaite est encore relevée par un dessin très correct et très précis, d'une facture singulièrement habile, et dont la simplicité même, cherchée et voulue par l'auteur, montre une élégance naturelle où l'on reconnaît la femme.

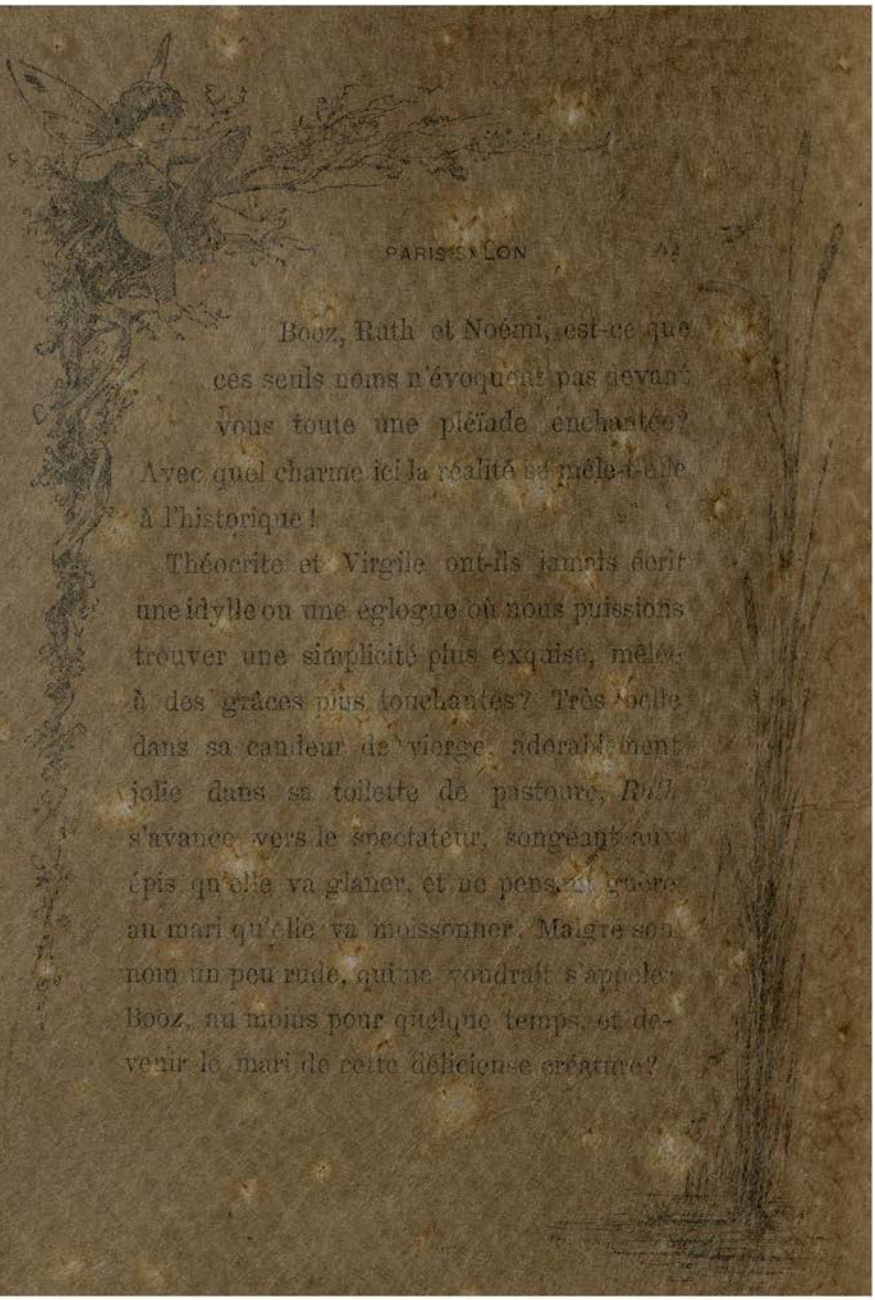
Incessa patuit dea.

BRUCK-LAJOS

RUTH

Bruck-Lajos a dû boire, tout jeune, les eaux de la Theiss, de la Vistule ou du beau Danube bleu. Il aime les types étranges de ces contrées où l'Europe va finir, les Slaves, les Magyars, les Thèques et les Moldaves, avec leurs femmes au teint bistré, à l'épaisse chevelure noire, à l'œil ardent et sombre. Nous lui devons quelques études de ce genre qui sont de petites merveilles de couleur et de dessin. Figures parfois bizarres d'une saisissante originalité, qui se plantent dans l'âme du spectateur, et qui s'y gravent, à l'état d'ineffaçable souvenir.

Aujourd'hui M. Bruck-Lajos nous entraîne plus loin encore. Nous voici dans le grand Orient, au milieu de ces personnages légendaires du monde juif, dont les histoires ont bercé notre enfance. C'est un des plus touchants épisodes de cette vie patriarcale, qui fut peut-être l'époque la plus heureuse de l'histoire du monde encore jeune qui a cette fois, inspiré les pinceaux de M. Bruck-Lajos.



Booz, Ruth et Noémi, est-ce que ces seuls noms n'évoquent pas devant vous toute une pléïade enchantée? Avec quel charme ici la réalité se mêle-t-elle à l'historique!

Théocrite et Virgile ont-ils jamais écrit une idylle ou une églogue où nous puissions trouver une simplicité plus exquise, mêlée à des grâces plus touchantes? Très belle dans sa candeur de vierge, adorablement jolie dans sa toilette de pastoure, *Ruth* s'avance vers le spectateur, songeant aux épis qu'elle va glaner, et ne pense guère au mari qu'elle va moissonner. Malgré son nom un peu rude, qui ne voudrait s'appeler Booz, au moins pour quelque temps, et devenir le mari de cette délicieuse créature?

FÉLIX BARRIAS

LE TRIOMPHE DE VÉNUS

REGRETTEZ-VOUS le temps où le ciel sur la terre
Respirait et marchait dans un peuple de dieux,
Où Vénus-Astarté, fille de l'onde amère,
Secouait vierge encor, les larmes de sa mère,
Et fécondait le monde en tordant ses cheveux.

Ces vers magnifiques, qu'il faut ranger parmi les plus beaux de la langue française, pourraient servir d'épigraphe au tableau dans lequel FÉLIX BARRIAS vient décrire d'un pinceau enflammé l'épithalame amoureuse de la terre et du ciel célébrant leurs noces fécondes, sous les auspices de Vénus.

La blonde Anadyomène, née de l'écume des flots, reine du monde, par la grâce de son sourire, reçoit les hommages de tous les êtres qui déjà reconnaissent son empire. Pandore leur apporte la boîte symbolique qui renferme tous les biens et tous les maux qui font les délices et les tourments de l'humanité ; les heures s'inclinent devant elle et l'adorent, et, voltigeant au-dessus d'elle, dans une gloire d'apothéose, Eros, son divin fils, lance sur le monde ses flèches inévitables, tandis qu'à ses pieds, dans la clarté

transparente des flots brillants, que baignent les rivages de Cypre, Tritons et Néréides s'abattent voluptueusement dans un enlacement sans fin.

Ce tableau excitant, peint avec beaucoup de verve et de brio, et des élégances sensuelles que lui envieraient les peintres galants du XVIIIe siècle, tout baigné de cette lumière élyséenne qui semble le vrai jour des scènes mythologiques, qui nous arrivent parfois comme des ressouvenirs inattendus des siècles évanouis pendant lesquels la jeune humanité ne connut de la vie que ses enchantements et ses sourires, n'est pas destiné à la décoration des cloîtres où s'enferment les nonnes qui ont fait vœu de chasteté ; mais il faut bien reconnaître que le paganisme, vaincu depuis dix-huit cents ans, inspire rarement de nos jours des œuvres aussi vibrantes. — Celle-ci fera grand honneur à M. Félix Barrias. Nous l'attendions.

Léon COMERRE

PORTRAIT DE Mme THÉO

Une de fois déjà, M. Léon Comerre nous a prouvé qu'il avait le goût des choses et des gens de théâtre, et il excelle à les peindre. Nos lecteurs se rappellent encore cette jolie fantaisie, intitulée *Pierrot*, qui figurait au Salon de 1884, avec une réelle distinction.

Le morceau était joli, d'un modelé très fin, et d'une coloration très suave. Il y avait là comme un parfum du XVIIIe siècle s'échappant d'un sachet de poudre à la maréchale, son pinceau trouva ce jour-là des délicatesses et des finesses qui ne sont pas encore oubliées.

L'Exposition de 1886 ne sera pas moins heureuse pour M. Léon Comerre, qui nous montre un fort joli portrait de Mme *Théo*.

Si le *Pierrot* nous troublait quelque peu, avec sa tournure efféminée et ses languissantes beautés d'Androgyne, qui laissaient son sexe indécis, nous sommes, au contraire, parfaitement rassurés avec Mme *Théo* et nous pouvons nous abandonner en toute confiance au charme qui se

dégage de l'œuvre nouvelle. Mme *Théo*, en effet, est bien femme, complètement femme et plutôt deux fois qu'une, avec ses grâces de blonde un peu mignardes, ses mièvreries de petite-maîtresse et son ronron de chatte amoureuse.

M. Commerre était bien l'artiste qui convenait à un pareil modèle. Il a si bien compris cette *divetta* de la Renaissance et des Bouffes que l'on s'imagine parfois que c'est lui qui l'a inventée. Il l'a campée à ravir et portraiturée sur le vif : doux regard et doux sourire, le poing sur la hanche et le cœur sur la main, à la fois bravache et adorable.

AUBERT

L'AMOUR EN VACANCES

Félicitons l'ami Jean Aubert, qui, sous des apparences de feinte bonhomie, cache une finesse rare et un esprit de conduite qui le préservera de jamais faire un pas de clerc ! Il n'aura garde, celui-là d'abandonner la route droite et unie comme l'allée d'un parc, sur laquelle il a rencontré tant de succès aimables et faciles.

Depuis le jour où il a recueilli des mains mourantes de Hamon le pinceau des Néo-Grecs de Pompéi, on peut dire qu'il n'a cessé de remplir les deux mondes — car il est aussi connu de l'autre côté de l'Océan que de celui-ci — de ses compositions aimables, pleines de grâce charmeuse et de malicieuse naïveté. — Poétique comme une page de l'Anthologie grecque, il pourrait nous dire avec Anacréon :

Je ne chante que l'amour !

Ce n'est pas un peintre à barbe. Il n'y a que des femmes et des enfants dans sa comédie antique et moderne, aux cent actes divers ; mais il leur a bien appris leurs rôles,

et ils le jouent à merveille.

Le tableau du Salon de 1886 a pour titre : *L'Amour en vacances.*

Le petit échappé de Cythère se souvient qu'il est né dans une île ; il n'a pas oublié le charme du rivage, et c'est sur la côte normande qu'il vient passer les deux heureux mois pendant lesquels on le dispense d'étudier la grammaire grecque. Il n'a pu emporter que son arc pour tout bagage, et il a remplacé le carquois traditionnel par un nécessaire de voyage, qui fait paraître plus drôle encore sa nudité mythologique. Une pêcheuse comme on n'en voit que dans les tableaux d'Aubert lui offre une friture d'éperlans.

Le petit dieu marchande ; mais la chose s'arrange. L'Amour et une belle fille finissent toujours par s'arranger. Joli motif, joliment traité.

Georges de DRAMARD

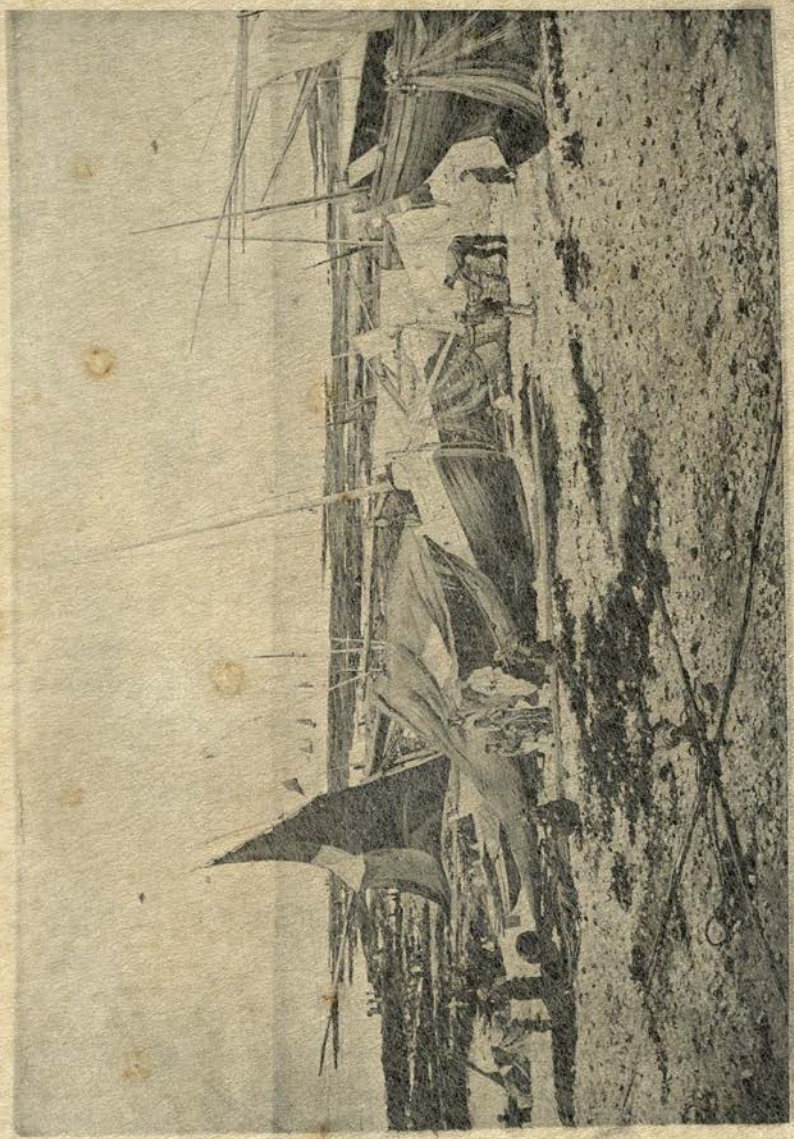
PÊCHEUSE DE CREVETTES

Les soins qu'il donne depuis plusieurs années déjà à ce beau cercle artistique et littéraire dont il est le président si actif et si dévoué, n'empêchent pas M. Georges de Dramard de se souvenir de temps en temps qu'il est peintre, et, quand il sent les approches du Salon, il se dit tout bas, en voyant Cabanel, comme Giotto enfant regardant les tableaux de Cimabüe : *Anch' io son pittore !*

Tous les ans, d'aussi loin qu'il nous souvienne, nous le retrouvons fidèle à notre rendez-vous du Palais des Champs-Élysées, ainsi qu'il convient à l'un des plus laborieux ouvriers de sa génération. M. de Dramard, qui s'est essayé dans plus d'un genre, la peinture historique, mythologique et religieuse, le paysage et la nature morte, s'est voué depuis quelques années à l'illustration des plages normandes, et il y réussit à souhait. Il est vrai que personne ne les connaît mieux que lui. Il lui suffit de descendre, à travers les prairies paternelles, en longeant les haies fleuries du manoir qu'il habite sur les hauteurs de Beuzeval,

jusqu'à la côte voisine, pour y trouver les sujets habituels chers à ses pinceaux, tantôt un vieux loup de mer, ne quittant plus le rivage, tantôt quelque revendeuse de poisson, habituée des rue de Dives ou des avenues de Cabour.

Aujourd'hui c'est une *Pêcheuse de crevettes* qu'il nous montre, le panier aux épaules, le filet sous le bras, partant pour sa pêche pittoresque et difficile. Tout cela est bien vu et bien rendu. C'est l'accent même de la vérité.



LEPIC

BATEAUX NORMANDS

Tout jeune encore le comte Lepic a entendu les appels de la vocation, et une voix secrète lui a dit : « Toi ! Tu seras peintre ».

Il n'est pourtant pas né dans un atelier, et il ne peut pas se vanter d'avoir été bercé sur les genoux des modèles. Fils d'un général et porteur d'un des beaux noms de la grande épopée impériale, celui qui devait être plus tard le peintre officiel du ministère de la marine de la IIIe République, a débuté dans la vie, comme maréchal des logis du IIIe Empire. Voilà pourtant ce que la destinée fait de nous qui ne sommes que des jouets légers entre ses mains. Mais l'Art ne perd jamais complètement ses droits, et c'est en vain que veulent le fuir ceux qu'il a marqués au front. Tôt ou tard ils reviennent à lui. Entre deux billets de logement, indiquant, dans les palais impériaux, les appartements destinés aux hôtes couronnés de Napoléon III, le comte Lepic esquissait des aquarelles d'une coloration fine et charmante — la suavité dans l'éclat — très remarquées

dans nos expositions ; ou bien il s'essayait à quelque vaste composition comme *le Déluge*, annonçant des visées à un art supérieur.

Les années s'écoulent, emportant des dynasties aimées, et ce qui n'avait été que la distraction de la vie est devenu la vie même, et aujourd'hui Ludovic Lepic est un artiste pour tout de bon. Personne ne connaît mieux que lui les choses de la marine ; il a fait une étude de nos côtes qui lui permettrait d'en remontrer à nos ingénieurs hydrographes ; la construction navale n'a plus de secrets pour lui, et ses petits bateaux vont sur l'eau tous seuls. Regardez plutôt sa flottille normande — elle est encore captive au rivage ; mais qui ne voudrait déjà partir avec elle !

SALANSON

Mme SALANÇON

AVANT LA PÊCHE

ésiter à le reconnaître, ce serait faire preuve de mauvaise foi...

Il est certain que la peinture, cette année, opère une évolution démocratique que les tactitiens militaires appelleraient une conversion à gauche.

Jamais encore, depuis que nous suivons avec l'attention qu'elles méritent ces manifestations artistiques qui, sous le nom de Salon, se reproduisent d'année en année, les scènes de la vie populaire n'avaient occupé une place aussi considérable qu'aujourd'hui dans la pensée des peintres, et, par conséquent, dans les galeries de l'Exposition.

Je n'ai point la pensée de m'en plaindre. L'Art, en agissant ainsi, ne fait que suivre le mouvement social qui nous emporte en ce moment vers un but que quelques-uns soupçonnent, et que beaucoup ne devinent pas.

Mais ce ne sont point là nos affaires ; nous sommes loin de trouver mauvais que nos sculpteurs et nos peintres veuillent être de leur époque ; c'est encore pour eux le

meilleur moyen de donner à leurs œuvres un caractère profond de vérité, joint à une intensité de vie qui s'empare du spectateur et fait pénétrer en lui la pensée même de l'artiste.

Ces réflexions se présentent à mon esprit pendant que j'examine la toile très sincère que Mme Salançon intitule *Avant la pêche*.

C'est là, ou je me trompe fort, une petite scène vue et vécue, prise sur le fait, et dont les moindres détails ont un saisissant caractère de réalité. Comme le souci de l'existence pèse déjà sur cette créature jeune encore, mais qui sait que les filles d'Eve et d'Adam doivent gagner leur pain à la sueur de leur front! Ses lèvres fraîches n'ont pas connu le sourire, et c'est la mélancolie que vous trouvez au fond de ces yeux qui rêvent. — Voilà une toile bien vraie.

DELOBBE

LA FIN DU JOUR A PENMARK

PENMARK est une station chère à nos paysagistes. La *Fin du jour* de M. DELOBBE paraît être aussi la fin de la terre habitée.

Les deux jeunes Bretonnes, silencieuses héroïnes de sa composition, assises sur les rochers qui dominent la falaise ont l'air de s'être isolées du reste du monde, qui n'existe plus pour elles.

J'ai rarement vu un détachement plus profond, et une mélancolie plus intense que chez ces deux jeunes créatures auxquelles M. Delobbe semble avoir voulu prodiguer toutes les caresses de son pinceau.

L'une, assise sur un rocher, dans une pose pleine de naturel et de grâce, ne nous montre que son profil perdu; mais elle ne nous en présente pas moins une silhouette très élégante et très fine; sans exagération toutefois, de délicatesse; c'est une paysanne robuste, et capable de porter sans faiblir le poids du jour et du travail. Son œil, dont nous pouvons suivre la direction, sans parvenir à rencontrer sa prunelle, regarde au loin la

mer immense, sur laquelle se détachent pareilles à de grandes ailes de mouettes et de Goélands, les voiles blanches et légères d'une flottille de barques de pêcheurs. Une d'elles peut-être emporte le bien-aimé, et voilà pourquoi cette jeunesse est triste.

L'autre, dont le cœur ne vogue pas sur les flots, tourne le dos à la mer, et regarde le spectateur d'un œil clair et franc, miroir limpide d'une âme honnête et qui n'a rien à cacher.

Quand le jour finit ainsi, c'est que la journée a été bonne.

BEAUMETZ

L'APPEL SUPRÊME

Dans sa tragique horreur et dans sa mortelle violence, le fait de guerre a rarement trouvé un interprète plus ému, plus énergique et plus sincère que M. Beaumetz.

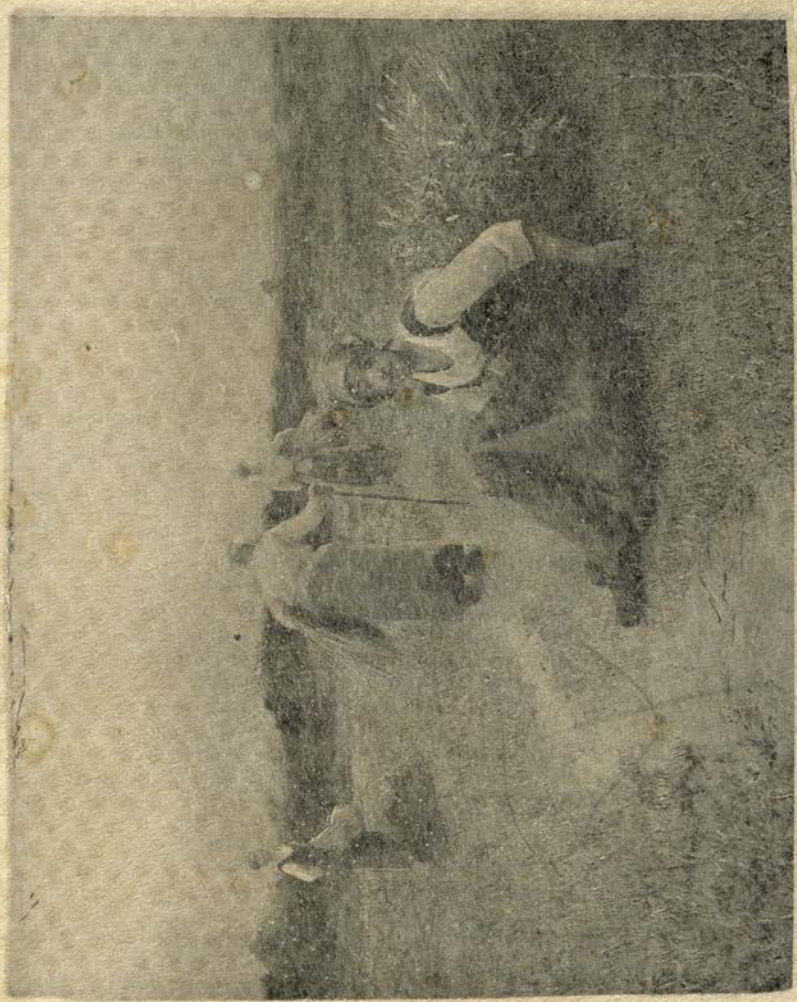
Engagé volontaire dans la désastreuse campagne de 1870, il a vu les choses que retrace son pinceau, et, pour faire des œuvres palpitantes et saisissantes, il n'a pas besoin d'inventer, il lui suffit de se souvenir.

Champigny, de sinistre mémoire; Champigny, qui vit tomber une si héroïque jeunesse, cueillie dans sa fleur et fière d'offrir à la patrie le sacrifice aussi noble qu'inutile de tant d'existences promises aux travaux de la paix; Champigny, disons-nous, a inspiré à M. Beaumetz une page émouvante, pathétique et douloureuse.

C'est la fin de tout! La nuit descend pour envelopper de ses ombres protectrices les scènes de carnage que la lumière du jour ne devait pas éclairer. Ils sont là, une poignée de braves, qui tiennent encore dans une maison trouée par les balles, sillonnée par les boulets, émiettée

par les obus ; mais qu'ils gardent comme un poste d'honneur, parcequ'ils ont juré de s'ensevelir sous ses ruines.

Cependant l'ennemi approche avec ses masses profondes, qui vont tout submerger. Le clairon les a vues, et, à pleins poumons, désespéré, mais invincible, il sonne le *Dernier appel*, qui doit rallier autour du drapeau la petite troupe héroïque, promise à la gloire et à la mort.



G. LAUGÉE

SOLEIL COUCHANT

Sous ce titre bien trouvé et bien justifié de *Soleil couchant*, M. G. Laugée nous a offert un tableau attrayant; une noble et belle page, d'une simplicité voulue, mais dont il se dégage — avec une réelle puissance — une impression de sérénité, de calme et de grandeur qui nous repose des agitations vaines des œuvres qui l'entourent et qui ne le valent pas.

Nous sommes à l'entrée d'une vaste campagne, aux grandes lignes mollement ondulenses, aux horizons sans fin... C'est bien l'immensité que nous avons en ce moment devant nous.

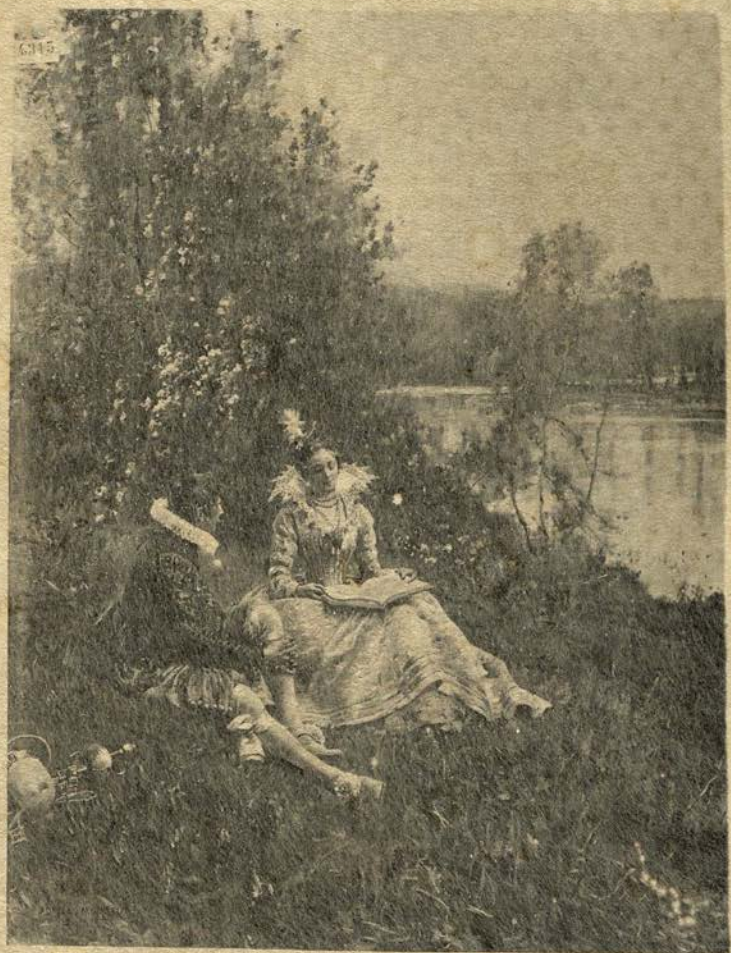
La journée a été chaude, et quelque chose comme une poussière d'or flotte dans l'air encore embrasé. Nos poitrines haletantes respirent du feu.

Peu de personnages — comme si la nature suffisait à l'artiste pour nous intéresser — mais la nature saisie dans une de ses manifestations les plus solennelles, les plus grandioses et les plus véritablement imposantes

Oui, la nature, voilà le vrai sujet du tableau de M. Laugée

Ceci ne veut pas dire que la créature humaine en soit totalement absente. Elle y est, au contraire, représentée par cinq ou six glaneuses en chemisettes blanches, qui conservent bien leurs distances dans l'espace, où se profile fort heureusement leur fine silhouette.

Je ne prétendrai point qu'elles aient la grâce charmeuse de Ruth, la glaneuse biblique errant dans les sillons de Booz; mais elles n'en ont pas moins une jolie tournure, et elles ajoutent à la toile de M. Laugée une note vivante, qui fait plaisir au spectateur



A. MOREAU

AU PRINTEMPS

Vous conviendrez sans peine avec moi que M. A. Moreau, dans le tableau qu'il expose aujourd'hui, sous ce titre plein de promesses, *Au Printemps*, relève tout à la fois du paysagiste et du peintre de genre.

Cette grande page de la nature, dans laquelle éclate, avec toute sa puissance et toute sa force, la sève exubérante de mai, avec les frondaisons superbes des arbres géants, et les mille fleurettes émaillant l'émeraude des gazons est très magistralement conçue. C'est un véritable tableau, avec une science dans l'arrangement de ses diverses parties, et un harmonieux balancement des lignes, capable de satisfaire également et les yeux et l'esprit. — La vaste nappe d'eau, endormie au pied des collines qui mirent leur front dans son cristal limpide, est d'une impression singulièrement poétique.

Quant aux deux personnages, ils sont posés à souhait, charmants dans leurs costumes de la cour des Valois ; lui

élégant et galant comme La Mole ou Coconas, elle, la perle au cou, le sourire aux lèvres, l'éclair aux yeux éblouissante comme cette reine de Navarre, que l'on appelait la Marguerite des Marguerites.

LESREL

LE CADEAU DU PARRAIN

Que M. Lesrel, qui est tout à la fois un fin dessinateur, et un coloriste à la palette millionnaire, se complaise dans la peinture des riches intérieurs, rien d'étonnant à cela. Il aime les repas de corps, les dîners de noces, les soupers de fiançailles, et les déjeuners des joyeux viveurs.

Personne n'excelle comme lui à dresser une table et à mettre un couvert.

Rien n'est trop beau pour les convives qu'il traite. La massive argenterie s'étale orgueilleusement sur les nappes brodées au point de Venise. L'or des hanaps étincelle au milieu des cristaux, au fond desquels brille le rubis des vins de France, ou la topaze brûlée des *rancios* d'Espagne et de Portugal. Les mets eux-mêmes sont décoratifs, magnifiques autant que succulents — pièces montées par des maîtres-queux vraiment artistes, et qui ciselent le piédestal d'un gâteau avec des habiletés de sculpteurs; faisans servis dans leurs plumes; pâtés à la croûte dorée, gigantesques comme des cathédrales. Et, comme convives de ces agapes quasi-royales, des grandes dames en

riches atours, et de nobles seigneurs portant fièrement les costumes superbes à la mode du temps de Louis XIII ou des Valois.

Le *Cadeau du parrain*, que nous reproduisons aujourd'hui, est un spécimen excellent de cette manière pompeuse et amusante, qui appartient en propre à M. Lesrel, et dont nous le voyons, depuis longtemps déjà, tirer un si habile parti à tous les points de vue. Ce sont des tableaux de gala !

JULES BRETON

LE GOUTER

Ici un maître que je salue !

Si jamais un artiste a mérité les palmes vertes dont l'Institut brode l'habit à la française de ses favoris, c'est bien, à coup sur, M. JULES BRETON.

Personne chez nous, depuis François Millet, ne peut se vanter d'avoir eu, à un égal degré, l'amour et le sentiment de la nature. — La nature ! voilà son objectif éternel et le but suprême, ou, pour mieux dire, unique de sa vie. Il vit chez elle, avec elle, en elle ; attentif à ses moindres manifestations, à ses plus légers changements, et la transportant, comme il la voit — comme il la sent — dans ses pages émues et vibrantes, avec cet accent intime et personnel, sans lequel vous pouvez faire œuvre de copiste, mais non point d'artiste ; car l'artiste ne se contente pas de reproduire : il interprète.

Cette interprétation, à la fois si fidèle et si passionnée, c'est la qualité dominante de M. Jules Breton — et c'est

elle qui a placé si haut dans l'estime des amateurs les œuvres de cet artiste éminent.

Les paysages, généralement très simples, mais d'un si grand style, que nous offre M. Jules Breton sont habités par une population rustique vraiment dignes d'eux. Je n'en ferai point d'autre éloge. Ses paysannes surtout ont quelque chose d'austère, je dirai volontiers de biblique, qui vous frappe et vous saisit. Elles sont tout à la fois idéales et vraies. Je sais bien qu'on ne les rencontre pas partout ; mais on les trouve quand on les cherche. M. Jules Breton les a trouvées : il s'en est composé une famille qui fera vivre son nom aussi longtemps qu'on aimera chez nous le grand art, ne s'inspirant que de la vérité — dans ce qu'elle a de plus pur et de plus noble.

Alfred SMITH

APRÈS L'AVERSE

Ne cherchons point à le nier ! Il n'est point de sujet ingrat pour un peintre habile. C'est en vain que le proverbe dit : *Ennuyeux comme la pluie !* M. *Alfred Smith* n'en tient compte, et avec ce titre qui suffirait à mettre en fuite des pinceaux moins habiles que les siens, *Après l'averse !* il trouve le moyen de faire un tableau charmant.

Je ne sais quel courtisan disait jadis à Louis XIV.

« Sire, la pluie de Marly ne mouille pas. »

M. Alfred Smith n'est pas moins aimable pour la pluie de Paris. Il la trouve aimable, tout à fait galante, et bonne à mettre en peinture.

Je suis forcé de convenir qu'il a raison en voyant le tableau qu'il intitule : *Après l'averse*.

Ce motif, désagréable en soi, devient, entre ses mains le prétexte d'un joli tableau, qui nous montre un des aspects les plus amusants de ce Paris si multiple, si ondoyant, si divers, si peu semblable à lui-même de la veille au lendemain, d'une heure, ou, pour mieux dire, d'une minute à l'autre.

Comme elle est vive, animée, grouillante et fourmillante,

cette foule, un moment paralysée par l'orage, qui se secoue sous ses dernières gouttes, et qui n'attend pas que le beau temps soit revenu pour courir à ses affaires, pressée, infatigable et fiévreuse.

Les fiacres se croisent sur les places publiques, converties en marais, où les flaques d'eau miroitent par endroits, et les piétons se bousculent sur les trottoirs ruisselants.

Pour mettre ces personnages à l'échelle des monuments dont la grande silhouette les entoure, l'artiste a dû les faire très petits ; mais il les a traités avec une telle justesse ; il a su leur rendre avec tant d'à-propos leurs allures, leurs costumes, leurs démarches et toutes les habitudes de leur personne, qu'on les reconnaît au premier coup d'œil. Les plus humbles pinceaux, ont rarement plus d'exactitude et de précision.

LAFON

ORPHÉE ET LES FEMMES DE THRACE

Il ne faut point, paraît-il, aimer trop exclusivement une seule femme, si l'on veut se faire bien venir des autres. Ces dames préfèrent le partage intelligent entre plusieurs, à l'absorption absolue par une seule.

Cette théorie, trop souvent et trop malheureusement justifiée par la pratique, fut la cause des fâcheuses mésaventures arrivées jadis à ce pauvre Orphée, si méchamment mis à mort par les femmes de Thrace.

On sait qu'après avoir perdu, reconquis et reperdu son Eurydice, cet homme aimable et fidèle, qui était tout à la fois un poète amateur, un ténor distingué et un guitariste à la mode, ayant dédaigné les consolations que lui offraient ces jeunes dames de Thrace, femmes au cœur sensible et à la main leste, fut cruellement châtié de sa vertu. On commença par le mettre à mort. C'était autant de fait ! Mais ce ne fut point assez pour ces cruelles, et, dans leur haine farouche, elles lacérèrent, sans pitié ni pudeur, ce beau corps qu'elles traitaient de propre à rien.

J'aurais voulu qu'on passât sous silence ce vilain trait de l'histoire des femmes trop amoureuses. Tel n'est pas l'avis de M. Lafon qui l'a remis en lumière dans un tableau éclatant, où ces aimables scélérates sont si jolies qu'elles rendent presque incroyable la vertu d'Orphée, fidèle jusque dans la mort — un veuf comme on n'en fait plus.

H. BONNEFOY

LA FIN D'UNE BELLE JOURNÉE

Si nous étions encore à l'époque où les sous-titres étaient à la mode, nous pourrions appeler le tableau de M. Bonnefoy, *La fin d'une belle journée*, ou le *Taureau mélancolique*.

C'est, en effet, le monarque de la race bovine, le père ou le grand-père de tous les veaux et de toutes les génisses des cantons, qui a tous les honneurs de la vaste composition de M. Bonnefoy.

Nous n'y rencontrons point la moindre créature humaine. Notez que pour mon compte, je ne me plains pas le moins du monde de cette absence de mes semblables. Je m'en passe fort bien. Aussi, je constate le fait, sans le critiquer.

M. Bonnefoy a placé cette jolie scène, qui ne manque ni de poésie ni de grandeur, sur un plateau du Morvan ou dans une lande de Bretagne : le site n'est pas autrement indiqué. Tout ce que je puis dire, c'est qu'il est rempli d'une grandeur solennelle et d'une tranquillité douce et mélancolique à la fois.

Bien composé d'ailleurs, avec ce groupe superbe de

bœufs et de vaches beuglant te regardant vaguement quelque part.

Les terrains sont bien peints, solides et variés, avec leurs plans successifs, leurs grandes lignes, mollement ondoyantes, leur herbe rare, et les croupes fauves des rochers, pareilles à des ossements gigantesques qui percent l'écorce de la terre.

M. Bonnefoy excelle dans ce genre mixte du paysage avec animaux, moins sévère que le paysage seul, plus varié et plus vivant que l'animal isolé qui s'attriste quand il est condanné à la pose, et enlevé à son milieu — les champs — par lesquels il vit, et dans lesquels il aime à vivre.

Mme COMERRE-PATON

LA CHANSONS DES BOIS

Rien que de laborieuses abeilles habitent la maison de M. Comerre ; il n'y a pas un frelon dans cette ruche. La femme, sous ce rapport, ne demande pas que le mari lui rende des points, et ces deux bons élèves de Cabanel méritent également le premier prix d'application *ex-æquo*.

Mais, ils ne se gênent pas l'un et l'autre, et trop intelligents pour ne pas savoir que la première condition d'un bon travail artistique c'est la liberté absolue dans le choix et l'interprétation des sujets, ils s'accordent réciproquement toute licence — en peinture.

C'est ainsi que monsieur a cueilli, cette année, la Rose Mauri dans les parterres fleuris de l'Opéra, tandis que madame, elle, est allée seulette chanter dans les halliers où verdoie le renouveau, la fameuse *chanson des bois*, remise à la mode par Victor Hugo.

Rien qu'à voir la chanteuse, paysanne robuste et bien râblée, on est certain d'avance qu'il ne s'agit point ici de la romance sentimentale, soupirée au bord du piano par une fauvette de salon, mais d'un bon couplet bienvenu, d'une gaudoiserie peut-être un peu crue et qui va réveiller les échos endormis dans les bois profonds.

ROSSET-GRANGER

LES HIÉRODULES

Les visiteurs du Salon qui n'ont pas pénétré dans les arcanes de l'antiquité, restent quelque peu rêveurs devant le tableau que M. Rosset-Granger consacre aux *Hiérodules*.

Les *Hiérodules!* qu'est-ce que cela peut être? se demande le bourgeois, en se grattant le front, avec l'espérance d'en faire sortir une idée; mais l'idée ne sort pas.

Les Hiérodules, mon excellent bon, étaient des esclaves auxquels leur destination spéciale faisait donner ce nom particulier, qui veut dire serviteurs sacrés. Ils étaient employés tantôt au service personnel des prêtres, tantôt à celui du temple.

Il y avait aussi des Hiérodules femmes que des personnes pieuses achetaient de leurs deniers pour les offrir à Vénus, déesse aimable et sans scrupules. — Ces jeunes personnes suivaient naturellement les bons exemples de leur divine patronne, et l'argent gagné par elles dans ce peu commerce, où leurs charmes étaient marchandise à vendre, était réservé à l'entretien et au service du temple de la déesse.

Voilà ce que c'étaient que les Hiérodules. M. Rosset-Granger nous montre ces jeunes demoiselles dans l'exercice de leurs fonctions, d'où la pudeur est bannie. Debout sur la pointe d'un rocher, elles appellent à cor et à cri, en soufflant dans leurs trompettes, et faisant des gestes expressifs aux imprudents navigateurs qui passent à leur portée. M. Rosset-Granger n'a pas cherché à être moral, et il a réussi à être pittoresque. Nous n'avons pas le droit de lui demander davantage.

BOULANGER

UN MAQUIGNON D'ESCLAVES A ROME

On ne songera guère à me faire d'objection si je dis que sous la coupole de l'Institut, ce firmament des immortels, il n'y en a pas beaucoup parmi les messieurs coiffés du chapeau à claque, et portant le frac à la française brodé de palmes vertes, dont l'érudition soit plus sérieuse que celle de M. Gustave Boulanger. C'est un artiste doublé d'un savant. Je ne sais si ces dames de la Comédie-Française lui ont jamais dit :

« Ah ! pour l'amour du grec souffrez qu'on vous embrasse ! »

Mais il aurait, lui, pu leur demander beaucoup de choses pour l'amour de Rome ; car il aimait la ville éternelle comme s'il l'avait habitée sous les rois, sous les consuls et même sous ces monstres couronnés que l'on appelait des empereurs.

On a assuré qu'il a épelé ses lettres dans Juvénal ; que sa nourrice l'endormait en lui contant les histoires de Tite-Live, et que, plus tard, il a fait ses délices des anecdotes poivre et sel que Suétone narre si agréablement.

Quoiqu'il en soit, nous sommes bien forcé d'avouer que personne ne connaît mieux que M. Boulanger, et dans ses grands traits, et dans ses plus menus détails, la vie publique et l'existence privée des Romains. Son pinceau lutte sans désavantage avec la plume des historiens qui nous ont raconté les faits et gestes du peuple-roi, rentré dans ses foyers après la conquête du monde.

La page que nous reproduisons ici restera parmi les plus belles qu'il ait signées de son nom sympathique. L'insolence du marchand de chair humaine, les attitudes variées des malheureux qui attendent le caprice de l'acheteur, le désespoir des uns, l'indifférence des autres, l'hébétement de celui-ci, la protestation indignée de celui-là, tout est finement observé et fortement rendu.

157

PARIS-SALON

1886

159

16e VOLUME DE LA COLLECTION

LOUIS ÉNAULT

PARIS-SALON

1886

PAR LES PROCÉDÉS PHOTOTYPIQUES

DE

E. BERNARD & Cie

2e volume contenant 40 Gravures et Vignettes

PARIS

E. BERNARD & Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

71, RUE LAFONTAINE, 71

1886

161

TABLE
ALPHABÉTIQUE
DES
NOMS D'AUTEURS

		Pages.
Adrien-Marie	*Enfant de Marken (Hollande)*	1
Allongé	*Souvenirs de Hillegersberge (près Rotterdam)*	61
Appian	*Environs de Vireux*	17
Aviat	*Départ pour la chasse*	43
Bisson (E.)	*Un coin d'atelier*	7
Boutigny	*La confrontation*	57
Bretignier	*Un aveugle dans les rues de Fez*	71
Brispot	*Barbier de Village*	55
Burgers	*Le Ruisseau*	53
Chartran	*Fragment de plafond*	59
Coessin de la Fosse	*Toilette pour la procession*	39
Comerre (Léon)	*L'été*	9
Cottin	*Perché-deux*	67
Danger	*Chez un ami*	15
Dantan	*Entr'acte*	65
Daux	*Le Rendez-vous champêtre*	3
Damaresq	*Première ascension du ballon dirigeable « La France »*	21

		Pages.
Farneti	*La Collaboration*	27
Fould (Consuelo)	*Chiffonnière*	75
Gay (Walter)	*C'est mon dernier pose*	47
Gelhay	*La crèche aux Enfants-Trouvés*	33
Geoffroy	*Les Affamés*	29
Granjean	*L'Allée des poteaux*	45
Guillemet	*Hameau de Landemer*	9
Hugo-Salmson	*Visite chez la fermière*	21
Karl Robert	*Un chêne (étude)*	17
Le Sénéchal de Kerdréoret	*La rentrée au port*	13
La Vieille	*Sortie de classe*	71
Miralles	*Le Violoneux*	69
Pécrus	*Gentilshommes attendant le duc de Guise*	5
Penne (de)	*Relai à la neige*	51
Rondel	*Portrait de M. de Blowitz*	23
Saintin (Émile)	*La Ménagère*	35
Smith-Hald	*Le Lac Bandak (Norwège)*	79
Toudouze	*Salomé triomphant*	25
Vernier (Émile)	*Embarquement des filets*	49
Veyrassat	*La Vendange*	13
Wertheimer	*Le repas des lions*	63
Willems	*Le marchand de volailles*	77
Worms	*Sous le chaume*	15

PRÉFACE

Au moment où nous écrivons le mot fin, à la dernière page du XIIIe volume de notre PARIS-SALON, il nous arrive, au sujet de ce SALON lui-même, des bruits assez étranges.

Les succès de toutes sortes obtenus par les artistes, administrant eux-mêmes leurs propres affaires, et réalisant des bénéfices qu'ils versent dans la caisse sociale, n'ont pas laissé que d'étonner certaines gens, dont l'envie prend ombrage assez volontiers du bonheur des autres.

Les mouches du coche se sont agitées, en bourdonnant, autour de nos maîtres, dans le but peu louable assurément, d'enlever à nos artistes la disposition des fonds qui doivent tomber un jour dans la caisse sociale. Ceux qui n'osent pas demander ouvertement le retour à l'ancien ordre de choses insinuent à mots couverts que l'État devrait au moins exiger un fort loyer du Palais des Champs-Élysées dont l'hospitalité trop généreusement accordée, chagrine leur esprit mesquin.

Les artistes, satisfaits de leurs œuvres, et fiers des résultats obtenus, qui leur ont valu l'applaudissement de tous,

laissent dire et continuent de bien faire. Ils ont compris, et tout le monde comprend avec eux, que le passé est le gage de l'avenir, et qu'il ne viendra à l'esprit de personne de leur retirer une gestion aussi heureuse qu'elle est habile.

Pour nous, qui de tout temps avons été si sympathique à leurs efforts, nous leur rendrons cette justice qu'ils n'ont rien négligé de ce qui peut assurer le succès de ces grandes manifestations artistiques, qui sont à nos yeux la fête et la joie de chaque printemps.

LOUIS ESNAULT.

ADRIEN-MARIE

ENFANT DE MARKEN

(HOLLANDE)

OLLANDE! que me veux-tu? C'est en vain que je te fuis... Tu me poursuis partout! Qui de nous deux se lassera le premier?

On rapporte que M. de Voltaire, au moment de quitter les Pays-Bas, fut prié par une dame de lui laisser un autographe, résumant l'opinion de l'illustre voyageur sur les descendants des Bataves.

Il écrivit ces trois mots sur la page qu'il aurait mieux fait de laisser blanche : *Canaux, canards, canailles!*

Il y avait là une exagération de mauvaise foi et une impertinence de mauvais goût. Nous ne penserons jamais tant de mal que cela d'une contrée à laquelle nous devons Rembrandt et la sauce hollandaise : Frans Hals et les tulipes de Harlem : la faïence de Delft, et le fromage tête de mort.

Mais nous sommes bien forcé d'avouer qu'au point de vue plastique la Hollande est assez mal partagée. Je ne

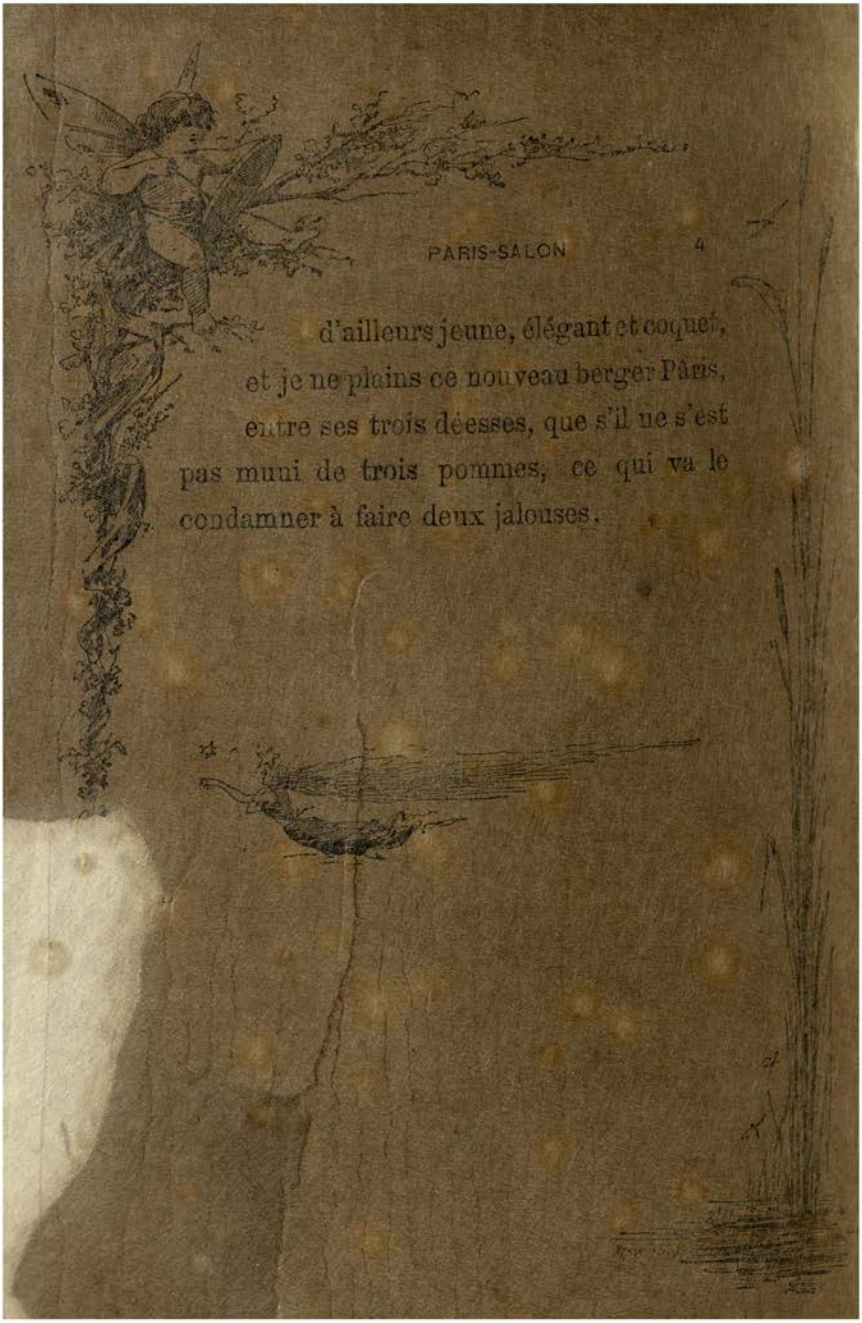
connais pas de pays où [illegible] pour cent des jolies femmes descend[illegible] à un taux si minime.

Les *Enfants de Marbre* ne me semblent pas destinés à faire monter sensiblement cette moyenne. C'est un vrai petit monstre que M. Adrien-Marie a portraituré dans son tableau. Mais le talent de l'artiste a su tirer le plus habile parti de ce modèle ingrat, et il lui a donné une tournure pittoresque et une intensité de vie qui font de cette page étrange une œuvre singulièrement vivante...

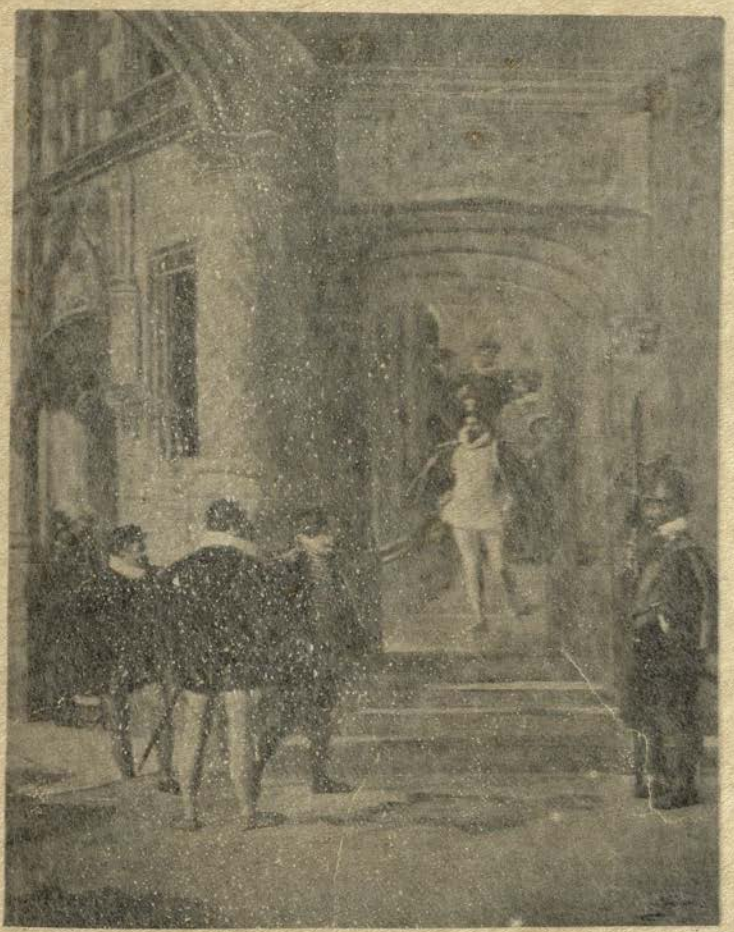
DAUX

LE RENDEZ-VOUS CHAMPÊTRE

Rendez-vous champêtre ! dit le livret. Je veux bien le croire, le livret officiel étant infaillible, comme tout organe du gouvernement, ou d'un corps constitué généralement quelconque. Mais j'avoue, pour mon compte, que si j'étais invité à déjeuner par un trio de jolies femmes, comme les héroïnes de M. Daux, me hanarcherais pas d'un juste-au-corps du tem[illegible] Valois, et que je ne m'embâterais point d'une [illegible] large d'une aune, qui pourrait me causer bien de l'e[illegible] ras au moment psychologique où il s'agirait de se [illegible] dans l'herbe. Mais ces difficultés n'ont point a[illegible] M. Daux, sûr de son pinceau comme de lui-même, et s'étant dit à plusieurs reprises que rien n'était plus agré[illegible] à la campagne que les femmes de la ville, l'a convié à [illegible] rendez-vous que des élégantes qui s'habillent chez Rodnitz, La Ferrière et Pingat, et qui leur donne pour escorte des cavaliers dignes d'elles. [illegible] tableau est



d'ailleurs jeune, élégant et coquet, et je ne plains ce nouveau berger Pâris, entre ses trois déesses, que s'il ne s'est pas muni de trois pommes, ce qui va le condamner à faire deux jalouses.



PÉCRUS

GENTILSHOMMES ATTENDANT LE DUC DE GUISE

Le duc de Guise eut vraiment toutes les chances que la Fortune, cette coquine capricieuse, peut accumuler sur la tête d'un favori. Issu d'une grande lignée, représentant de la première maison de France après celle du souverain, il eut cette gloire périlleuse, vivant, de tenir en échec la puissance du prince, et, mort, de lui faire encore peur.

— Je ne croyais pas qu'il fût si grand, dit Henri de Valois, en frémissant devant son cadavre étendu sur les dalles du château de Blois. —

Ajoutez une taille superbe ; une tournure de héros, et le bonheur de vivre à une époque dont les costumes magnifiques mettaient singulièrement en relief la force et l'élégance de l'homme.

Ne nous étonnons donc point si les peintres, qui sont avant tout amoureux du pittoresque, ont ajouté, pour ce grand duc de Guise, à l'immortalité que lui promettait

l'histoire, celle que donnent leurs pinceaux.

M. Pécrus, à son tour, est venu brûler son grain d'encens devant l'idole. — Il nous montre le duc, dans sa puissance et dans sa gloire, sortant de la salle des États, où sa parole fesait loi. — Il a grand air et fière allure dans l'encadrement de la belle porte Renaissance, descendant les marches du merveilleux escalier de Blois, et promenant sur la foule à ses pieds ce regard devant lequel tous les fronts pliaient.

Il y avait là un tableau : il est fait.

E. BISSON

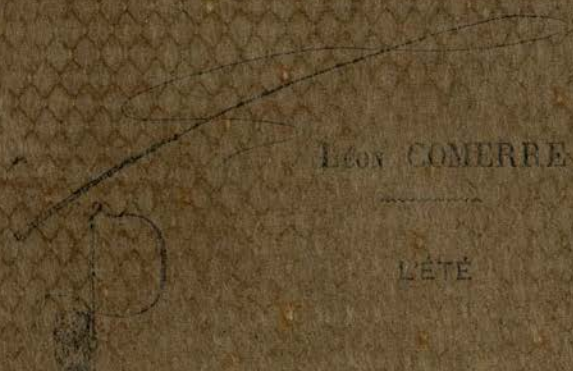
UN COIN D'ATELIER

QUOI pensiez-vous, M. Bisson quand vous vous êtes placé pour la première fois devant votre chevalet pour peindre ce *Coin d'atelier?* A faire un bon tableau me direz-vous! Soit! mais ne vous êtes-vous point douté quelque peu que cette nudité trop sensuelle ne laisserait point que d'effrayer certaines mères ombrageuses

J'en sais qui hésiteront à permettre que leur [illegible] des passions brûlantes, fréquentent les ateliers dans les coins, des jeunes personnes aussi celle-là.

C'est ainsi que, sans le vouloir, [illegible] fait tort à la peinture. C'est, en effet, toile celle que nous donne ici M. étude, je dirai volontiers une caress ascète devrait sans doute éviter le ou même son seul souvenir pourra dangereux le recueillement de sa [illegible]

Quant à nous, qui soutons trop souvent le roussi, et que la fréquentation assidue des peintres, des sculpteurs et des modèles, ces jolies créatures qui finissent par n'avoir plus de sexe à nos yeux, a rendu quelque peu coulant en ces matières, cette part faite à des scrupules respectables, nous louons sans réserve, chez M. Bisson, la pureté de la ligne qui profile ce corps délicat, et le modelé de cette peau souple et ferme, pétrie par une main déjà



Léon COMERRE

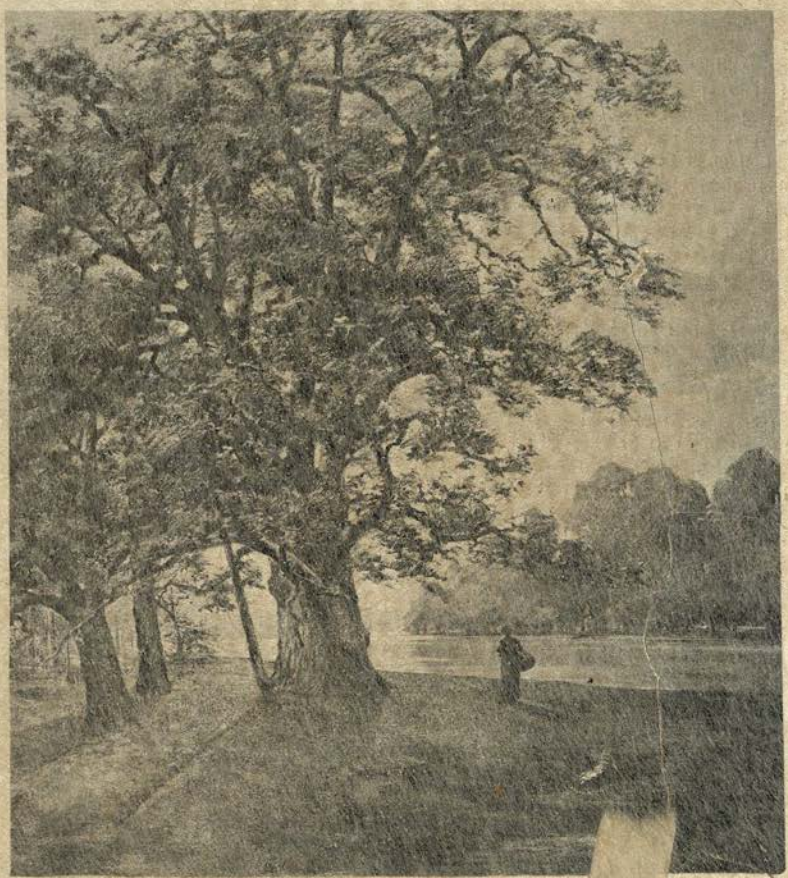
L'ÉTÉ

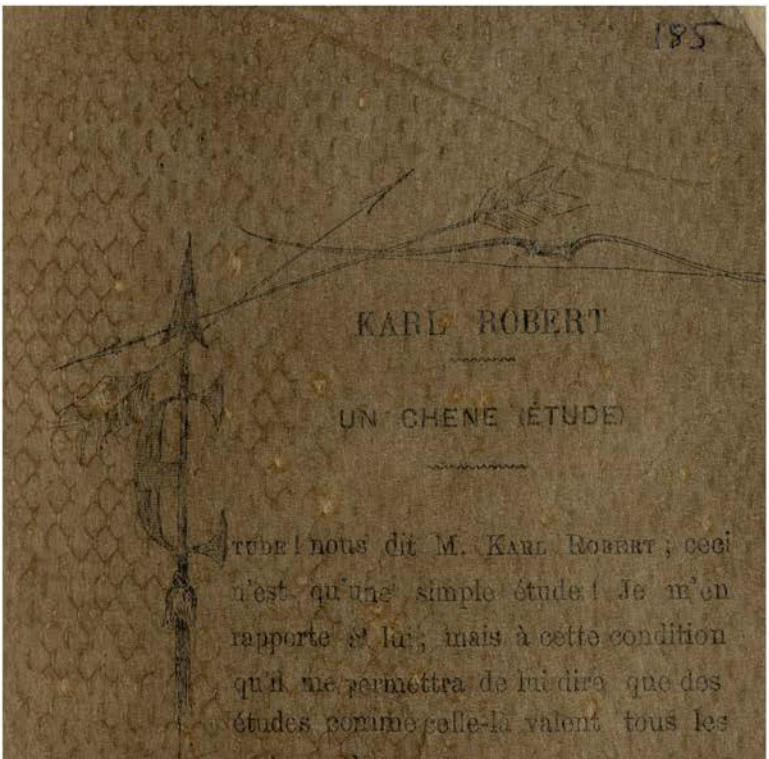
[illegible] plein de zèle pour ses administrés, et désireux de donner (au moins en peinture !) les joies pures et saines de la vie des champs à ceux des habitants de son quartier populaire, qui ne peuvent s'accorder eux-mêmes les délices de la villégiature, M. le maire du IVe arrondissement — un bien brave homme, vous pouvez m'en croire ! — a chargé M. Léon Comerre de leur mettre sous les yeux un abrégé de la vie rustique, et de leur montrer ce que l'on voit à la campagne, quand on a le bonheur d'y passer l'été.

Il y a d'abord, au beau milieu du panneau, un grand arbre dont le dôme gigantesque et frais abriterait tout un village contre les feux de la canicule ; il y a aussi une bergère, pieds nus, en cheveux, et en épaules — *en peau* disent les gandins — qui s'appuie langoureusement à son tronc robuste, et laisse prendre sa main par un berger [illegible], également peu vêtu, mais qui a un biceps sérieux, et un deltoïde plein de promesses ; un peu plus

loin une paire de moutons : un qui rêve et l'autre qui broute. Lequel a le plus d'esprit des deux ?

De ce tableau, plus joli que je n'ai l'air de le croire, et dont la composition est harmonieuse et calme au plus haut degré, il se dégage comme un parfum d'idylle antique bien fait pour plaire aux délicats.





KARL ROBERT

UN CHÊNE (ÉTUDE)

« Étude ! nous dit M. Karl Robert ; ceci n'est qu'une simple étude ! Je m'en rapporte à lui ; mais à cette condition qu'il me permettra de lui dire que des études comme celle-là valent tous les tableaux du monde.

Je ne sais vraiment rien de plus magnifique que ce chêne au tronc puissant, à la vaste ramure, qui dresse au milieu du tableau, dans une solitude imposante, au sein d'un paysage agreste, sa silhouette majestueuse. L'impression est vraiment grande, et en présence de ce géant de la végétation occidentale, le sentiment auguste de la nature remplit votre âme jusqu'à la faire déborder.

Voyez pourtant jusqu'où peut aller cette puissance magique de l'Art. A vrai dire il n'y a qu'un arbre dans le tableau de M. Karl Robert, mais il est tellement beau, et, à lui seul, il vous occupe et vous absorbe à un tel point

que vous n'avez pas un seul instant l'idée de trouver que ce soit petit et de demander autre chose.

Le tableau est fait et parfait.

L'arbre royal, plus grand dans son isolement qui lui laisse toute son importance qu'il ne le paraîtrait jamais en pleine forêt, au milieu de ses congénères, détache sur l'horizon, qu'il semble rapetisser, sa fière et belle stature, et, interrompu par le cadre dans son envolée vers le ciel, il laisse dans notre pensée quelque chose comme une image de l'infini.

187

VEYRASSAT

LA VENDANGE

VEYRASSAT, depuis longtemps en possession de la faveur d'un public bien à lui, qui l'attend à toutes les expositions, qui le cherche et le retrouve à tous les SALONS, Veyrassat pourrait chanter comme le *Brasseur de Preston* :

Et si j'ai gagné la bataille,
Ce fut grâce à mon cheval !

S'il faut en croire les admirateurs de M. Veyrassat, la plus noble conquête que l'homme ait jamais faite, le cheval, n'a été créé et mis au monde que dans le seul but de poser pour lui. Si la représentation perpétuelle de ce fier quadrupède est une vocation chez l'artiste, et j'avoue que la chose m'en a tout l'air, il faut reconnaître qu'il lui obéit avec une conscience rare. Quel que soit le sujet qu'il traite, ce que l'on voit tout d'abord dans une œuvre de lui, ce n'est ni le paysage, ni l'homme, ni la femme — c'est le cheval !

Regardez plutôt le tableau que nous reproduisons ici !

Ce seul mot de *Vendanges* réveille dans votre esprit l'idée de mille scènes joyeuses, vives et animées. Vous voyez les brunes vendangeuses, hâlées par le vent, dorées par le soleil, couper délicatement la grappe au bout des ceps; les robustes porteurs aux bras nus, les corbeilles pleines, et les tous petits se dressant sur la pointe des pieds pour grapiller dans les vignes.

Rien de tout cela chez notre peintre. — Mais quatre énormes chevaux — les chevaux de Veyrassat — sains, vigoureux et puissants — immobiles sous un grand chêne, et demandant à poser pour lui.

DANGER

CHEZ UN AMI

CHEZ UN AMI! — Ce titre attrayant me semble plein de mystère, et une petite note explicative ne serait vraiment pas hors de saison. — *Chez un ami!* le tableau étant donné, plusieurs significations nous paraissent également acceptables — c'est peut-être un ami — un amateur — qui vient passer une heure ou deux de flânerie artistique, chez un peintre, et qui, le maître étant absent, trouve plaisant de se mettre à sa place, et, se penchant à gauche du chevalet, de regarder tour à tour et le tableau commencé, et la femme qui pose pour lui, dans sa nudité audacieuse et superbe.

Peut-être aussi est-ce le modèle qui est venue chez un ami, lui apporter le spectacle inspirateur de sa grâce enchanteresse et de sa triomphante beauté.

Quelle reconnaissance, en pareil cas, l'artiste ne doit-il pas avoir pour celle qui lui permet de s'initier lui-même, et, ce qui est bien plus encore, d'initier le public au cher

et mystérieux secret d'une forme vraiment royale, et qu'un seul a pu comtempler jusque-là.

Si cette dernière interprétation est véritable, nous ne pouvons que féliciter le peintre, auquel cette belle créature fait ainsi le sacrifice de sa pudeur, dans l'intérêt de l'Art, non moins sacré pour elle.

Heureux l'artiste qui peut mériter de tels dévouements!

APPIAN

ENVIRONS DE VIRIEUX

Depuis longtemps déjà, Appian est fidèle au rendez-vous que nous lui donnons chaque année au Paris-Salon. Il date comme nous de la fondation, et ni lui ni moi n'avons le désir de quitter de sitôt la partie. Je ne sais si l'artiste peint également bien de la main droite et de la main gauche; mais ce que personne n'ignore, c'est qu'il se sert aussi habilement du fusain que du pinceau, et qu'il serait difficile de tirer un plus habile parti des ressources du *Noir et Blanc*, si heureusement mises en lumière par une récente et magnifique exposition.

Il serait impossible d'obtenir, avec la plus riche palette, des effets plus variés que M. Appian n'en produit avec un bout de bois noirci au feu.

Voyez-moi plutôt ces *Environs de Virieux*, et dites-moi si le tableau le plus complet réussirait jamais à vous donner

une plus saisissante idée de cette nature, à la fois agreste et grandiose.

Tout est là, réuni entre les quatre baguettes d'un cadre, et la fermeté du terrain, et la transparence des eaux, et la finesse et la légèreté du ciel, et la richesse variée de la végétation la plus vigoureuse.

M. Appian est toujours un des maîtres incontestés du fusain.

GUILLEMET

HAMEAU DE LANDEMER

GUILLEMET qui est aujourd'hui dans la plénitude et dans la force de son talent robuste et sain, est un des rares parmi ceux de sa génération, dont on puisse dire qu'il a tenu toutes les promesses que faisaient pour lui et le bonheur et l'habileté de ses débuts. Pour nous qui le suivons depuis cette époque avec une conscience de critique, qui n'a d'égale que notre sollicitude d'ami, il nous plaît de reconnaître qu'il a marché dans sa voie d'un pas tout à la fois ferme et rapide, sans se laisser détourner un seul instant du but qu'il apercevait et qu'il voulait atteindre. Il y est arrivé aujourd'hui, à force de persévérance et de courage, et il plante sur le pic son pavillon glorieux qui flotte au vent et qu'il n'amènera pas.... Ce Parisien a des ténacités de Breton.

Guillemet sait faire un tableau — il a aujourd'hui la science de la composition : il en a toujours eu l'instinct. — Ses premiers tableaux ne laissaient vraiment rien à désirer sous ce rapport. Mais c'est surtout dans l'exécution que le progrès s'est affirmé. Guillemet est aujourd'hui maître de sa main comme de son esprit, et il peint avec une liberté, une souplesse, une largeur et une aisance qui se devinent dans les moindres détails — et qui n'appartiennent qu'aux artistes de race.

HUGO SALMSON

VISITE CHEZ LA FERMIÈRE

Hugo Salmson est un favori de la destinée. Très jeune encore, il était déjà célèbre. Élève de l'Académie royale de Stockholm, sa patrie, il est venu chercher à Paris ce baptême de gloire, que lui seul peut-être donne aux artistes de tous les pays d'une façon tellement définitive, qu'ils en restent, pour ainsi dire, sacrés pour le reste de leur vie. Ajoutez que le jeune et brillant artiste avait eu deux ou trois bonnes fées pour marraines, qui se sont chargées elles-mêmes des dragées.

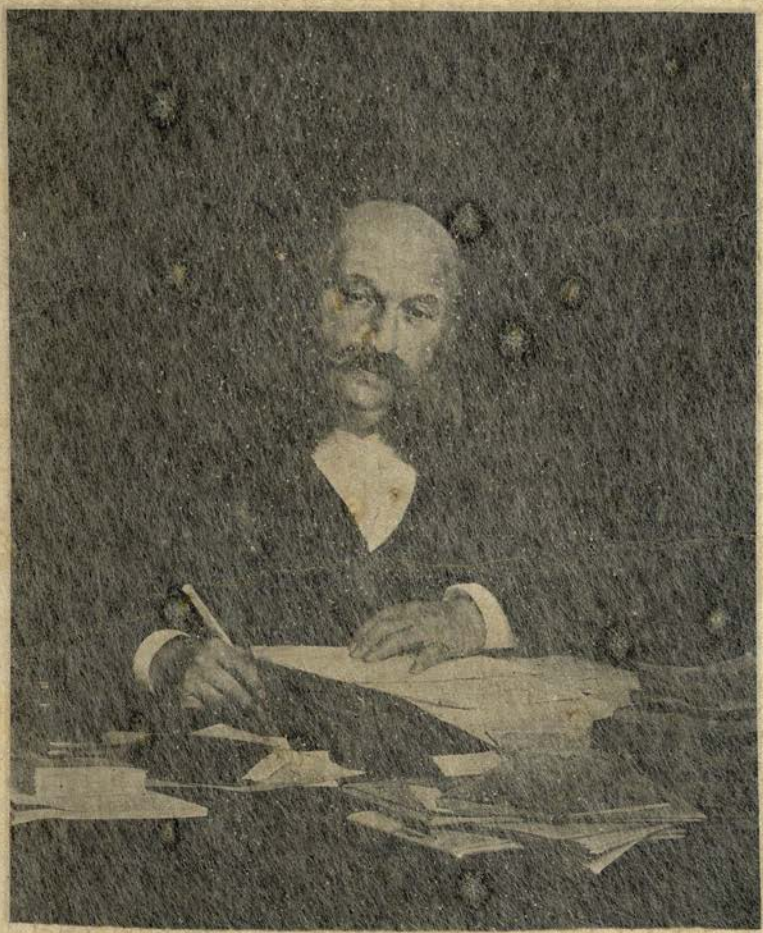
Quoiqu'il en soit, le peintre Suédois, venu en France pour compléter ses études et voir travailler nos maîtres, a fait rapidement son chemin parmi nous.

De l'autre côté du Sund comme de celui-ci, M. Salmson s'est surtout attaché à reproduire les scènes de la vie populaire et rustique; il le fait avec une émotion honnête et un grand parti pris de franchise et de sincérité. Il regarde attentivement; il voit juste, et il rend ce qu'il a vu

avec une franchise que, pour notre compte, nous n'avons jamais trouvée en défaut. Jules Breton goûta fort, dans leur temps, ses paysanneries picardes, d'un accent si net, si vif et si juste.

Aujourd'hui c'est un souvenir de sa patrie que nous offre M. Salmson, et, pour mon compte, j'avoue que j'aime autant cela. C'est surtout son pays qu'un artiste doit illustrer.

La *Visite chez la fermière* est un morceau excellent, d'une très jolie venue et d'une tonalité à la fois harmonieuse et puissante, qui maintient M. Salmson dans l'excellente situation qu'il a su conquérir et qu'il saura garder.



RONDEL

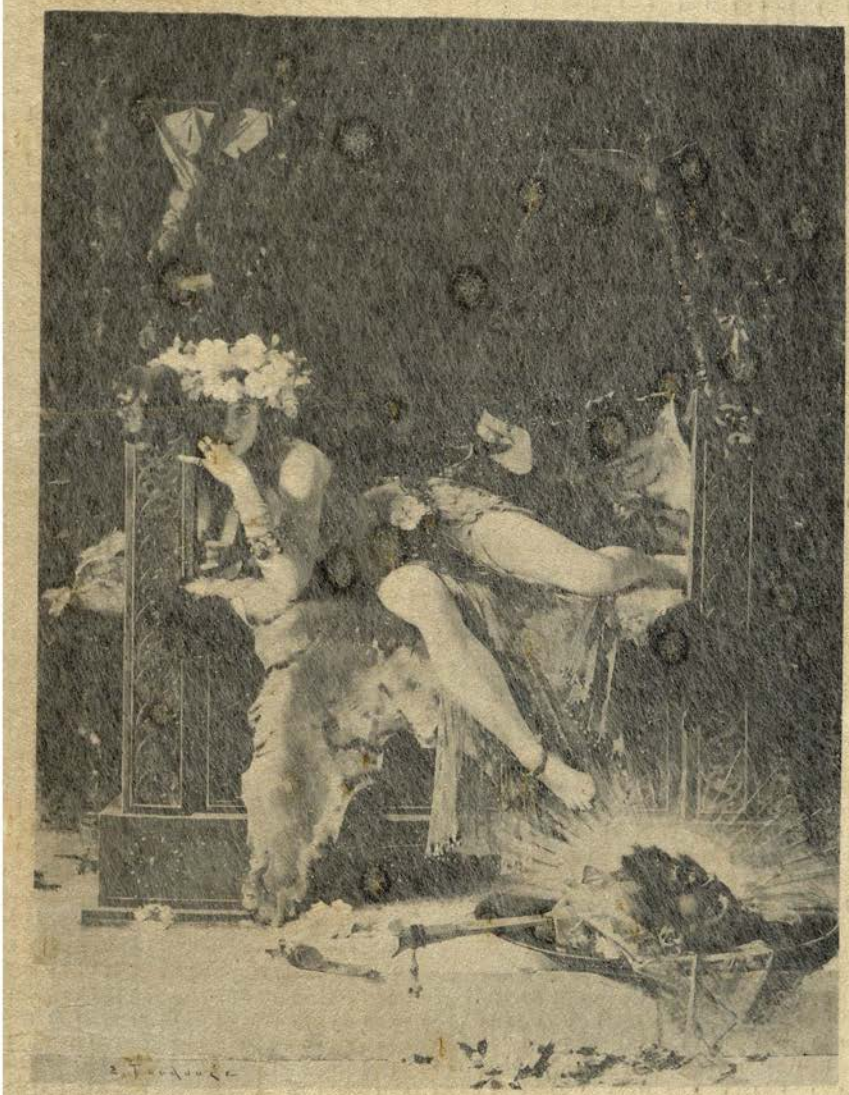
PORTRAIT DE M. DE BLOWITZ

Rondel est un malin. Avec des apparences de jeunesse encore naïve, il possède comme un vieux tous les secrets du métier, et il connaît mieux que personne le moyen d'exciter la curiosité et de retenir l'attention du public.

Il sait fort bien qu'il ne suffit point qu'un portrait nous offre une ressemblance garantie ; qu'il soit modelé dans une pâte souple et ferme, avec le relief et la puissance d'une exécution magistrale. Il s'est dit que, pour assurer — chose rare ! — le succès d'un portrait, il fallait encore que le *sujet* fût une personnalité marquante, et qu'en rencontrant son nom dans le livret, le visiteur du Salon se dit à lui même : « Voyons donc un peu comment il est fait, ce monsieur dont on parle tant ! »

M. de Blowitz, le correspondant parisien du *Times* remplissait de la façon la plus satisfaisante pour M. Rondel ce *desideratum*, qui reste à l'état de vœu non exaucé pour tant de peintres de portraits.

Et par son talent personnel, et par sa grande situation dans le monde, et par l'importance du journal dont il est depuis si longtemps l'auxiliaire indispensable, M. de Blowitz est une des puissances de la presse contemporaine, et tout le monde tient à faire sa connaissance — au moins en peinture — grâce à M Rondel — la connaissance est faite. Vu de face, posé en pleine lumière, se détachant par un relief qui va jusqu'au trompe l'œil, et qui nous rend toutes les énergies d'une tête intelligente et volontaire, le *Portrait de M. de Blowitz* est, jusqu'à ce jour, l'œuvre la plus complète d'un jeune artiste plein d'avenir.



TOUDOUZE

SALOMÉ TRIOMPHANTE

TOUDOUZE est un jeune audacieux qui ne doute de rien. Son pinceau plein d'ardeur s'attaque à tous les siècles, et à toutes les civilisations : pas un sujet qu'il ne regarde comme relevant directement de son empire. Le Moyen-Age et la Renaissance ; l'Antiquité et les Temps Modernes passent et posent tour à tour devant lui.

L'an passé il nous menait à la cour de Louis XIV, pour faire danser devant nous la Pavane royale à de belles dames et à de grands seigneurs. Cette année il nous conduit chez Hérode, roi des Juifs, pour nous montrer comment s'y prennent les jeunes filles pour faire couper le cou aux vieux prophètes, quand ils commencent à devenir gênants.

Le tableau qu'il expose sous ce titre : *Salomé triomphante*, est à coup sûr un des plus regardés qu'il y ait au SALON de 1886, et nous sommes heureux de le reproduire ici.

Cela ne veut point dire que nous l'acceptions sans quelque réserve. Nous en trouvons l'arrangement d'une coquetterie attrayante et pleine de grâce; mais cette tête, pour jolie qu'elle soit, beaucoup plus parisienne qu'orientale, ne répond pas absolument au type que nous nous faisons de cette fille d'Hérodiade, dont une pirouette valait une vie d'homme.

Mais je reconnais qu'elle est pimpante et jolie. Je sais beaucoup de gens qui ne lui en demanderont pas davantage, mais qui aimeraient mieux, toutefois lui servir leur tête sur un oreiller que sur un plat d'argent.

FARNETI

LA COLLABORATION

J'AVOUE bien franchement n'avoir jamais eu beaucoup de goût pour la collaboration. J'aime le recueillement et la solitude dans le travail ; l'œuvre de la pensée me semble meilleure dans la solitude et le silence.

Mais la vérité m'oblige à reconnaître, en face du tableau que M. FARNETI intitule la *Collaboration*, que si l'une de ses trois héroïnes venait m'offrir de travailler avec moi au second volume du PARIS-SALON, j'aurais grand peine à ne pas lui dire, la bouche en cœur et le coude arrondi :

« Mais comment donc, mademoiselle, donnez-vous la peine de vous asseoir ! »

Et je lui offrirais la meilleure place à ma table de travail, la plume qui ne crie pas et la feuille de papier, satinée comme un vélin, sur laquelle la main peut courir sans crainte de froisser la manchette de mousseline ou de dentelle.

C'est qu'elles sont vraiment charmantes, et adorablement jolies ces trois aimables créatures, que M. Farneti a groupées, avec tant de grâce, dans un intérieur des plus élégants, autour d'une table de travail.

Elles n'ont pas l'air de faire grand'chose. L'idée se fait quelque peu tirer l'oreille ; on l'appelle et elle ne vient pas. Mais ces filles de bonnes mères, ne tirent pas à la ligne comme le ferait un misérable romancier de mon espèce, et elles sont bien certaines de dîner, quand même le feuilleton ne serait pas fini pour l'heure du courrier. Poses, attitudes, physionomies, tout est aimable dans ce tableau de genre vraiment bien venu.

GEOFFROY

LES AFFAMÉS

Ce tableau de M. Geoffroy n'est pas précisément un tableau de salle à manger, et, si peu que l'on ait le cœur à côté de l'estomac, on ne songera point à le regarder pour faciliter sa digestion, après un dîner aux truffes ou au Champagne. *Les Affamés*, quelles lamentables images réveille dans notre esprit cette réalité terrible ! Comme on voudrait pouvoir la supprimer du monde et la remplacer par les agapes fraternelles de l'âge d'or promises aux races futures. — Mais nous n'en sommes point encore là, et M. Geoffroy profitant de la liberté donnée aux peintres, pour qui le globe que nous habitons n'est qu'une immense collection de modèles, a usé de son droit, en s'emparant de ce sujet lugubre et désolant, mais singulièrement pittoresque et pathétique, pour en faire le sujet d'une œuvre très vivante et très palpitante, qui ne laissera pas un seul spectateur indifférent.

Ce pinceau plus énergique et plus mordant que celui de Goya, évoque devant nos yeux le spectre de la misère noire ; imprime dans nos âmes ses visions faméliques, et nous trouble jusqu'au plus intime de notre être, si nous sommes assez coupables pour oublier, dans nos joies égoïstes, ceux qui souffrent et qui pleurent — les Affamés.

219

ARMAND DUMARESQ

PREMIÈRE ASCENSION
DU BALLON DIRIGEABLE « LA FRANCE »
(9 AVRIL 1884)

ARMAND-DUMARESQ professe pour MM. les militaires le même culte exclusif que M. Veyrassat pour les chevaux. Jamais Veyrassat ne consentirait à faire un tableau où il n'y aurait pas de chevaux, et Dumaresq briserait ses pinceaux le jour où il ne lui serait plus permis de les consacrer à la gloire et aux uniformes de notre armée.

On raconte même à ce sujet une aventure assez plaisante.

Invité par un vieux colonel, trogne rouge, sourcils en broussaille, et mine rébarbative, à faire le portrait de sa femme, jeune, mignonne, blonde et rose, il accepta, en homme qui ne connaît que sa consigne, et se mit bravement à l'œuvre.

Que croyez-vous qu'il arriva ?
A son désir le pinceau fut rebelle,
Ce fut le vieux, et non la belle,
Que notre Armand portraitura.

Il en est à peu près de même aujourd'hui, où, sous

prétexte de ballon, Dumaresq a groupé autour d'un général, à cheval et vu de dos, une douzaine d'officiers de toutes armes et de tous grades.

Ils sont, ma foi ! fort bien campés, très bien tournés, fort à leur affaire: vous remarquerez surtout la physionomie intelligente du capitaine d'État-Major qui explique la manœuvre du ballon à la vieille culotte de peau. Le dur-à-cuire n'y comprend rien, mais il est content tout de même. Ce tableau très pittoresque, tout à fait typique et bien dans la manière du maître, auquel tous les colonels de l'armée française doivent offrir un chevron d'honneur.

GELHAY

LA CRÈCHE AUX ENFANTS TROUVÉS

Félicitons M. Gelhay de son courage.

Malgré l'ostracisme aussi odieux qu'impolitique dont les plus cruels ennemis des humbles, des petits et des pauvres frappent les saintes filles qui se sont vouées au service de Dieu et des hommes, il a eu la généreuse audace de nous montrer la cornette d'une sœur de charité.

Nos bons municipaux n'ont pas encore osé appliquer cette chose au nom barbare, la *Laïcisation* aux *Crèches des enfants trouvés*, de sorte que, pendant un temps dont il serait difficile de préciser la durée, les pauvres petites êtres que leurs mères ont abandonnés, retrouveront les soins et la tendresse, que n'a pas eus pour eux le foyer désert, dans les crèches que leur ouvrent les pieuses adoratrices de Jésus-Enfant.

S'il est un sujet vraiment sympathique entre tous, c'est bien celui-là, et nous savons gré à M. Gelay de lui avoir

consacré l'effort de ses pinceaux. Il a fait une œuvre émue, vraiment louable, et en même temps très pittoresque. Il nous vient une larme aux yeux et un sourire sur les lèvres en la regardant. C'est si bon de voir le bonheur des faibles et des tout petits.

ÉMILE SAINTIN

LA MÉNAGÈRE

Il en est, parmi nos artistes, qui recherchent avant tout les scènes de la vie champêtre : ils aiment les paysans et les paysanneries. D'autres raffolent des trompettes, des tambours, des drapeaux et des uniformes. J'en sais qui peindront des bœufs toute leur vie : leur pinceau rumine ; j'en ai connu qui se sont consacrés aux dindons pendant toute la durée d'une longue existence : ils gloussent en dormant.

M. ÉMILE SAINTIN a des goûts plus relevés. Son aimable talent s'est exclusivement consacré à la femme. C'est par là qu'il a su rallier tant de suffrages... sans compter le nôtre.... Les femmes de M. Saintin n'appartiennent ni aux sommités ni aux bas-fonds de notre société. Il les cueille dans les régions moyennes ; ni duchesses, ni couturières ; ni grandes dames, ni prolétaires ; mais d'honnêtes et bonnes créatures, vivant entre leurs maris et leurs enfants, rangées, économes et tran-

quilles. Ce ne sont pas des fleurs de péché; ce sont des fleurs de bourgeoisie, et plus d'un petit rentier paisible, plus d'un employé commençant à se trouver à l'aise se dira en les regardant:

« Voilà pourtant comme il m'en faudrait une! »

C'est là une réflexion si naturelle que je ne puis moi-même m'en défendre, en regardant la *Ménagère* que le PARIS-SALON est heureux de reproduire. N'est-elle point la joie des yeux, la fête du cœur, et l'orgueil de la maison, cette aimable créature si nette, si accorte, si appétissante. On peut tout espérer d'une femme qui met tant de soin à enfiler son aiguille, et, sans s'inquiéter de savoir si elle n'a point beaucoup de piqûres au bout des doigts, on lui baiserait la main bien volontiers, en lui passant une bague de fiançée à l'annulaire.

LE SÉNÉCHAL DE KERDRÉORET

LA RENTRÉE AU PORT

Normands et marins, c'est tout un ! Que de jolis ports, que de havres de grâce, que d'anses miséricordieuses, que de refuges assurés, que d'abris tutélaires, depuis le Tréport jusqu'à Granville, depuis le Havre jusqu'à Cherbourg sur le long développement des côtes de la belle province, conquise, il y a bientôt mille ans, par ces rois de la mer, partis des rivages de la Norvège et du Danemark.

Aussi peut-on dire que presque toute les marines qui figurent chaque année dans nos Expositions, ont été inspirées par ces beaux rivages de Normandie, où les deux éléments, la terre et la mer, sont si étroitement unis que l'on ne sait plus où celle ci commence, où celle-là finit.

La *Rentrée au port*, de M. Le Sénéchal de Kerdréoret, est une toile fort aimable, et qui nous laisse, dans l'âme et dans les yeux, la plus heureuse impression.

Nous sommes au Tréport, jolie et modeste petite ville

de la Seine-Inférieure, que la Mode avait prise jadis sous sa protection, avant de se laisser complètement absorber par Dieppe, Trouville et Viller, glorieuse trinité de plages balnéaires. Une grande barque de pêche, toute sa toile dehors, louge la jetée, pour atterrir, après avoir traîné le chalut pendant deux ou trois jours, en haute mer. — Les femmes et les enfants attendent sur le port, joyeux de retour. — Charmante composition, pleine d'animation et de vie, sans compter qu'il va très bien sur l'eau, le bateau de M. de Kerdréoret. Vous pouvez, d'ici, suivre sa marche sous le vent.

COESSIN DE LA FOSSE

TOILETTE POUR LA PROCESSION

Qu'elles sont aimables et poétiques ces processions à la campagne, quand le bon Dieu sort de l'église, qui est sa maison sur la terre des hommes, pour aller se promener dans les champs. Les cloches envoient à travers l'espace, comme des envolées de notes joyeuses, leurs carillons légers et sonores; les fleurs pareilles à des encensoirs, lui offrent leurs parfums. On n'a pas tendu le long des routes, comme on le faisait jadis dans les villes pieuses, les tapisseries d'Arras ou d'Aubusson ; des Gobelins ou de la Savonnerie ; mais le rustique cortège défile tout au long des haies épanouies, semblables à des nappes diaprées des plus riches couleurs des ajoncs d'or, des sureaux argentés et des épines roses. Et, pour saluer Celui qui passe, tout chante, dans la nature, et le cœur de l'homme et le chœur des oiseaux.

N'est-il point bien touchant le groupe de ces trois paysans, sur le devant de la toile de M. DE LA FOSSE? La jeune fille est dans les honneurs; elle a sa place marquée au milieu du cortège sacré, aussi, avec quel soin la bonne mère gante de blanc cette main un peu robuste, et que le soleil a brunie, et de quels doigts respectueux la sœur cadette fait un dernier point à la robe blanche festonnée, tandis que là-bas, dans le coin, à droite, le vieux père, un tout petit entre les bras, contemple sa famille attentif et attendri.

Bonnes gens! bonnes mœurs! bon tableau!

E. Grützner
1886

GRANJEAN

L'ALLÉE DES POTEAUX

Belle matinée de printemps ! Il fait bon vivre aujourd'hui. Le soleil verse sa poudre d'or sur les verdures renaissantes ; les buissons chantent et fleurissent, et la nature sourit à l'homme — sans oublier la femme.

La femme — la Parisienne surtout — n'est jamais plus jolie qu'au printemps. Pâle encore des fatigues de son hiver mondain, mais déjà ranimée par l'approche de ce renouveau, qui fait couler dans ses veines un sang rajeuni, plus riche et plus ardent.

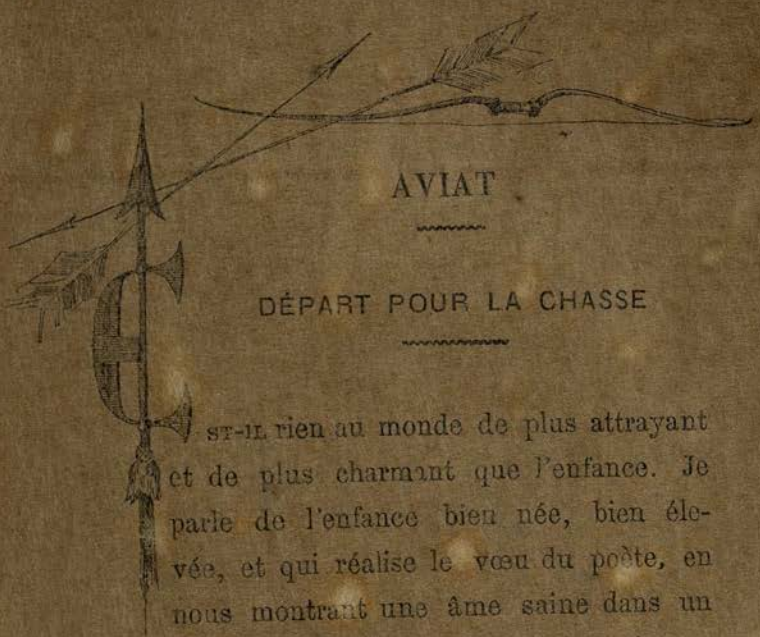
C'est le moment où elle s'abandonne avec le plus de bonheur aux exercices qui veulent le grand air ; où elle respire à pleins poumons la brise déjà tiède. Que le Bois, délices de la grande ville, est donc attrayant à cette heure, avec ces escadrons d'amazones à la jupe flottante, au corsage cambré, qui se laissent harmonieusement bercer par la cadence du galop de chasse de leurs *cobs* irlandais.

Il y a là, chaque matin, vingt tableaux de genre, véritablement exquis, et qui n'attendent que le pinceau de l'artiste.

Ils n'attendront pas longtemps celui de M. Grandjean. M. Grandjean excelle dans la reproduction des œuvres du *high-life*: il est le peintre autorisé de la grande vie sportive, et ses tableaux font prime chez tous les *horsemen* de France et d'Angleterre.

Il connaît le cheval de sang mieux que pas un, et rend à merveille la finesse de ses attaches, la grâce de ses mouvements, et les reflets de sa robe changeante, dorée et brillante, luisante et moirée comme la soie et le satin.

241



AVIAT

DÉPART POUR LA CHASSE

Est-il rien au monde de plus attrayant et de plus charmant que l'enfance. Je parle de l'enfance bien née, bien élevée, et qui réalise le vœu du poète, en nous montrant une âme saine dans un corps sain. N'est-ce point un plaisir que de voir ces peaux de satin qui appellent le baiser ; ces lèvres roses que le sourire entr'ouvre pour nous laisser admirer l'écrin des dents blanches ; ces chevelures sincères, dont le flot soyeux coule en cascade d'anneaux, et descend sur les épaules.... Ah ! plaignez la maison sans enfants, elle ne connaît pas le charme de la vie.

Ce n'est pas celle-là que M. Aviat a voulu peindre dans la toile aimable et sympathique qu'il intitule le *Départ pour la chasse*.

Nous sommes sur les dernières marches d'un perron, dont nous apercevons la rampe en fer ouvragé. Au

premier plan, deux sœurs grandelettes, et le petit frère. Ce sont les Dianes et le Nemrod de la chasse annoncée — chasse innocente s'il en fut — et dont les seules victimes seront tout simplement quelques papillons imprudents. A l'arrière plan, et comme fin de tableau, de grands massifs de fleurs brillantes.

Il est difficile de rien imaginer de plus éclatant et de plus animé que ces trois jolies créatures, rejetons d'une belle souche, dont les têtes fines et fières, couronnées d'espérances, semblent annoncer l'éternité d'une race heureuse.

Peu d'œuvres au Salon de 1886, nous ont laissé dans le souvenir une impression plus favorable que celle-ci.

2145

LA VIEILLE

SORTIE DE CLASSE

Madame Marie la Vieille, en sa qualité de femme, adore les enfants, et elle aime à les peindre, et comme, en général, on fait bien ce que l'on aime à faire, les enfants portent bonheur à ses pinceaux. Je n'en voudrais d'autre preuve que le tableau que reproduit ici notre Paris-Salon.

La sortie de classe ne nous montre point un lot de petits aristocrates musqués, frisés, pomponnés, mais, à tout prendre, séduisants, comme ceux que nous avons pu voir dans le tableau très *high-life* de M. *Aviat*. Avec lui, avant nous étions dans un château seigneurial, et vingt générations, greffées sur l'arbre féodal, avaient lentement travaillé pour arriver à l'épanouissement suprême de la fleur de noblesse que nous avons saluée dans une œuvre charmante.

Ici nous mettons un bémol à la clef, sans pour cela devenir tout ce fait de *bécarre*.

Nous sommes dans un quartier populaire, et nous nous en apercevons bien aux types que nous avons sous les yeux — ces fillettes d'ouvrières et de petites bourgeoises manquent de chic et de chien. — Mais quelques-unes semblent fort intelligentes, eh ! puis, la femme se forme si vite à Paris! Dans quelques années d'ici vous me donnerez des nouvelles de toutes ces mignonnes !

En attendant, aimons-les, puisque ce sont des enfants, c'est-à-dire le printemps et l'espoir de l'année.

249

WALTER GAY

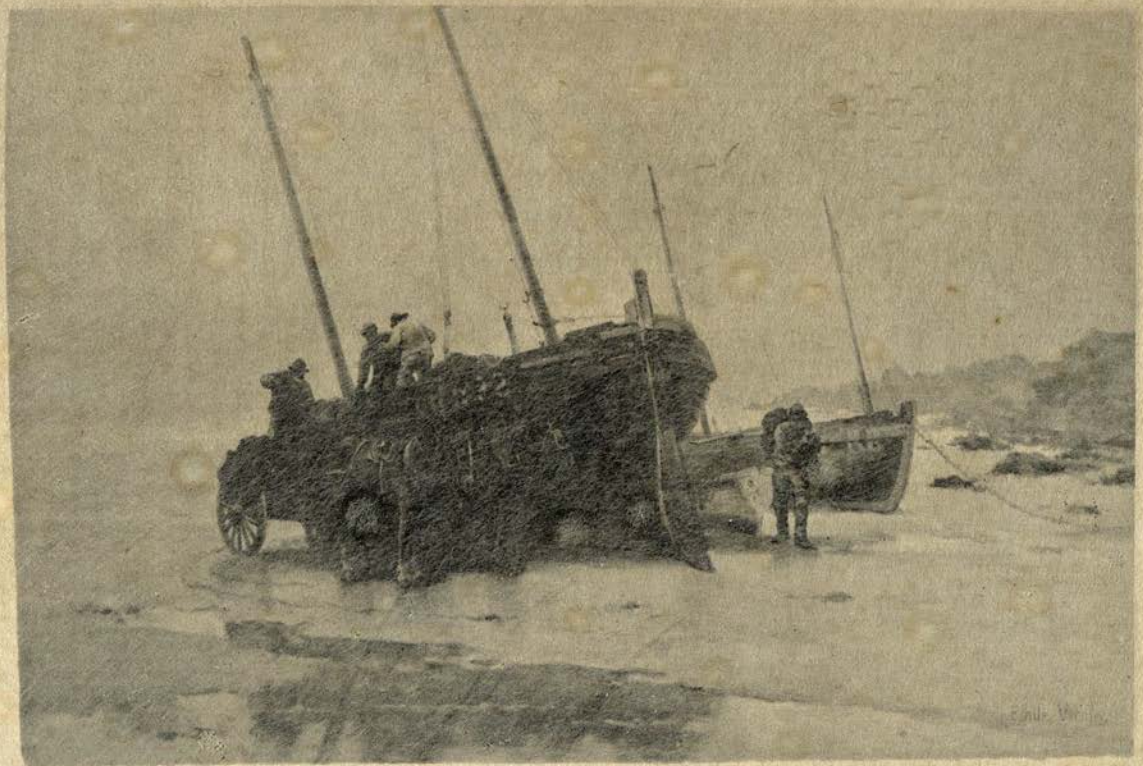
C'EST MON DERNIER PRIX

Vieux habits, vieux galons ! Je ne sais rien de pittoresque comme cette échappée de vue sur la vie intime du dernier siècle finissant, que nous offre M. WALTER GAY, dans le tableau qu'il intitule : « *C'est mon dernier prix !* » Le XVIIIe siècle qu'il nous montre ici n'est pas celui de Voltaire, de Louis XV et de Mme de Pompadour, jetant à Versailles les derniers feux de cette apothéose monarchique qui devait éclairer la fin de la vieille société française.

Non ! nous sommes ici dans un milieu plus bourgeois, plus modeste et plus recueilli — en province — dans une petite ville, si j'en juge par le costume des acteurs de cette scène de mœurs, très intime et très piquante.

Mais ce n'est pas l'habit que je veux voir, — l'habit ne fait pas le moine ! — C'est l'âme même des personnages qui jouent devant nous, plus ou moins bien, leur rôle petit ou grand dans la comédie humaine.

Sous ce rapport, nous n'avons vraiment rien à demander à l'auteur du joli tableau que nous reproduisons ici. Les hésitations de l'acheteur, la finesse doucereuse du vendeur, qui vante sa marchandise, sont rendues avec beaucoup de finesse, par un pinceau dont la touche est très juste, et toujours sûre d'elle-même.



251

Émile VERNIER

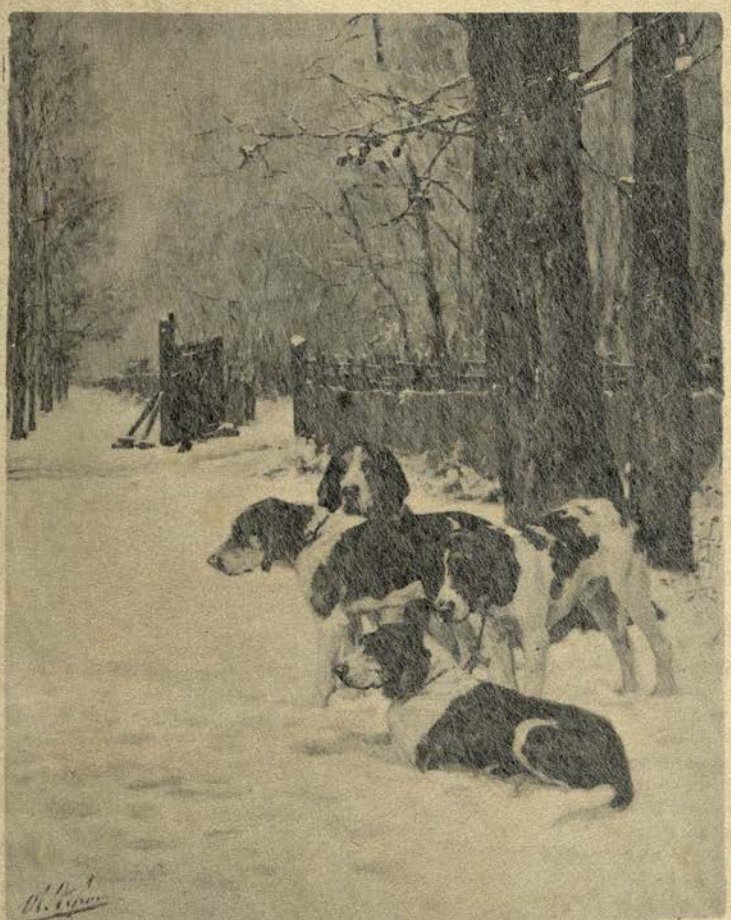
EMBARQUEMENT DES FILETS

Toujours sur la brèche, toujours fidèle à sa laborieuse devise, M. Émile Vernier poursuit la grande et belle tâche qu'il s'est donnée d'écrire avec ses pinceaux ces poèmes de la mer aux cent actes changeants. La mer ! c'est la préoccupation et l'occupation de sa vie — il la suit, il la cherche, il la trouve partout... — Que de fois moi-même, qui suis le juif-errant des rivages, que de fois l'ai-je rencontré tantôt sur les bords de la Manche, tantôt sur les rivages de la Bretagne, en face de l'Océan immense, parfois même sur les côtes orageuses du pays de Galles, qui l'ont plus d'une fois et si heureusement inspiré !

Personne ne connaît mieux que M. Vernier les choses de la mer; le gréement des bateaux, les costumes de ceux qui les montent; les ancres, les mâts, les filets, les cordages.

L'*Embarquement des filets* à Saint-Ives, nous donne une

preuve de cette science infaillible, à laquelle M. Émile Vernier joint toujours un sentiment pittoresque excellent. Son grand bateau de pêche, à sec sur le rivage, et sur lequel on installe les chaluts, nous donne l'idée rassurante d'une masse énorme, d'une solidité à toute épreuve, et sur laquelle on voudrait s'embarquer pour s'en aller en haute mer pêcher soles et turbots. Une bonne marine de tous points, et qui a sa place marquée dans l'œuvre du maître.



DE PENNE

RELAI A LA NEIGE

PERSONNE ne connaît mieux que M. DE PENNE les choses de la vie cynégétique. Il y est mêlé, il y prend part active ; le plein air, est son empire, et le sport n'a pas de secrets pour lui. Retiré dans son délicieux ermitage de Marlotte, sur la lisière de la royale forêt de Fontainebleau, il voit découpler plus d'une fois par saison, et il n'a qu'à choisir les laisser-courre auxquels il lui plaît d'assister.

Pas un des châtelains du voisinage qui ne soit heureux de lui offrir le bouton, et d'inscrire ce nom sympathique sur le rôle de son équipage.

Si quelqu'un s'étonne de voir M. de Penne si bien soudre les chiens, nous lui répondrons que la chose nous paraît, au contraire, toute naturelle, car nous savons que pour avoir les plus jolis modèles de limiers, de bassets, de pointers ou de retrivers, il n'a qu'à ouvrir la porte de son chenil, et à prier Fox, Tambour ou Ravageur de poser pour lui, ce à quoi ces bonnes bêtes n'ont jamais opposé le moindre refus.

C'est ainsi, et seulement ainsi que l'on devient un spécialiste hors ligne, comme l'est aujourd'hui M. Olivier de Penne, celui de tous nos artistes qui connaît peut-être le mieux nos différentes espèces de chiens.

Ajoutez un grand sentiment de la nature et une science réelle du paysage !

Voyez plutôt ce *Relai à la neige*, et dites-moi s'il est possible de mieux rendre l'aspect des grand bois noirs, frissonnant sous le manteau de frimas dont le dur hiver les enveloppe.

BURGERS

LE RUISSEAU

BURGERS a eu, dans sa carrière, une bonne fortune artistique.

Il a trouvé un type original, auquel il reste obstinément fidèle. — D'où vient-elle cette femme aimable, une brune piquante et gracieuse — très honnête au fond, une petite essence de bourgeoisie? Il la met partout — et on l'aime partout. — Je l'ai vue charmante et rêveuse dans le parc de Maisons-Laffite; fine et mignonne dans certains intérieurs parisiens; rustique et vaillante dans quelques scènes bien venues de la vie des champs. C'est encore le même type, ou peu s'en faut, que nous retrouvons aujourd'hui dans le tableau exposé au Salon de 1836 sous ce titre: *Le Ruisseau*.

Nous le connaissons ce joli ruisseau, qui coule à deux cents mètres de Bouzeval, et qui s'échappe à gros bouillons, pleins d'écume argentée des roues du moulin Landry. — Nous l'aimons aussi, ce ruisseau cher aux baigneurs,

pour avoir vu plus d'une fois les martins-pêcheurs effleurant ses eaux bleues, et les bergeronnettes et les jeunes filles sautillant sur ses rives.

C'est un des plus jolis paysages de cette côte normande où la végétation la plus opulente s'étale dans tout son luxe, à vingt pas de la vague salée.

Nulle part la verdure n'est plus abondante ni plus fraîche ; nulle part l'eau plus limpide ni plus murmurante. Ils ne sont que deux, dans cette solitude, un jeune paysan et une coquette lavandière ; mais c'est assez pour se donner la réplique dans une idylle charmante, et ils n'ont pas besoin de nous pour s'entendre. J'ai bien envie de m'en aller.

BRISPOT

BARBIER DE VILLAGE

Dans toutes ses compositions, M. Brispot révèle des qualités pittoresques très sérieuses soutenues par une veine d'humour très accentuée, qui s'arrête parfois aux limites de la charge, et parfois les franchit. Héritier des pinceaux joyeux de Biard, mais avec plus de solidité dans la manière de peindre, il est un des artistes de ce temps-ci qui possède au plus haut degré le don de mettre le public en belle humeur. On rit beaucoup devant ses tableaux.

La composition que nous reproduisons aujourd'hui est d'une facture excellente, et enlevée avec une vigueur et une franchise de touche remarquables.

Ce n'est pas là ce que l'on peut appeler une scène d'intérieur. Tout se passe au grand air, et sous le ciel. Nous sommes à la porte de la maison — ou plutôt de la chau-

mière — du Figaro rustique — deux patients sont venus apporter leurs têtes aux bourreaux — la femme savonne et le mari écorche — et je vous jure qu'ils sont à leur affaire.

Le morceau est enlevé. Vous le prendrez comme vous voudrez ! maintenant à qui le tour ?

BOUTIGNY

LA CONFRONTATION

Si quelque chose peut vous inspirer l'horreur de cette invention odieuse, abominable et détestée que l'on appelle la guerre, à coup sûr ce sont les tableaux qu'elle inspire. Le spectacle des tueries et des massacres a, pour moi — même en peinture — quelque chose de répugnant, comme une boucherie humaine, et si j'avais une voix quelconque dans les conseils de l'État, je m'efforcerais d'empêcher les peintres de mettre ces horreurs sous les yeux du public. Je n'ai jamais pu les regarder sans me sentir le cœur serré dans la poitrine.

N'est-ce point un drame véritablement poignant celui que représente ici M. Boutigny sous ce titre : *La confrontation?*

Point n'est besoin de vous décrire la scène : vous la voyez d'ici.

Nous sommes en cette année maudite de 1870 qui vit les invasions de l'armée allemande, et dont l'ombre sinistre

se projette encore sur l'avenir de la France. Un des nôtres — paysan ou franc-tireur — mais défenseur énergique de son pays, est tombé entre les mains d'un gros d'ennemis — et on le conduit près d'un blessé, avec lequel on le confronte — s'il est reconnu, il est mort ! Un reître lui applique déjà le pistolet à la tempe, et s'apprête à faire feu. Le tableau est bien fait. C'est une scène poignante du drame de la guerre.

CHARTRAN

FRAGMENT DE PLAFOND

On aurait mauvaise grâce à nier que notre troisième et sérénissime république ne s'efforce pour de faire l'éducation artistique du peuple français habitant la ville et les faubourgs. On met aujourd'hui de la peinture partout, un peu dans les églises et beaucoup dans les mairies.

On peut dire à ce propos qu'un double et contraire courant emporte en des directions opposées les âmes municipales de nos bons édiles, qui cherchent encore leur voie.

Les uns, au risque d'être traités de vieilles barbes et de têtes à perruque, s'obstinent à rester dans les ornières du XVIIIe siècle, et tout mettre en peinture pour le plaisir des démocrates à outrance les rengaines moisies en honneur du temps de Louis XV et de la du Barry. Ils en sont encore aux apologies tirées de l'Olympe, et aux procédés mytho-

logique qui faisaient les délices d'une génération nourrie du suc de l'anthologie grecque.

D'autres, au contraire, se lancent plus hardiment dans le mouvement moderne et permettent aux artistes d'être de leur temps.

A Montrouge on est encore mythologique et rococo. Je ne m'en plains pas. Tous les styles sont bons entre les mains d'un homme de talent, et l'allégorie fort bien peinte de M. Chartran, nous montrant l'Amour qui allume les feux de l'hyménée, nous semble un morceau aimable, et qu'il nous plairait de pouvoir transporter dans notre chambre à coucher.

ALLONGÉ

SOUVENIRS DE HILLEGERSBERGE

(PRÈS ROTTERDAM)

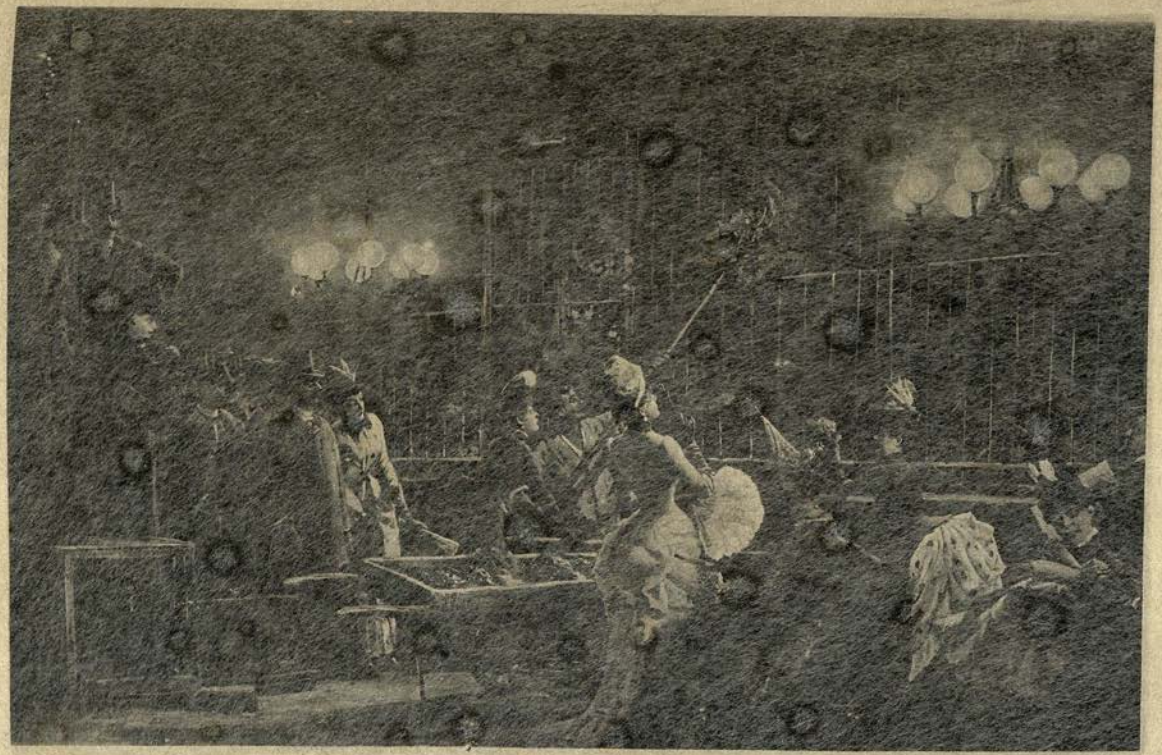
Fusain, sanguine, crayon noir, pastel, ou pinceau, peu m'importe la matière qui n'est rien ! Ce qui est tout, c'est l'art, et rien que l'art !

Cette réflexion semblait se présenter tout naturellement à mon esprit pendant que je regardais le joli paysage de M. Allongé, portant ce titre qui sent d'une lieue ses Pays-Bas : *Hillegersberge !*

Je ne nie pas la puissance du fusain. — C'est un procédé artistique d'une grande valeur, et arrivant aisément à une intensité d'effet vraiment rare et profonde. Malheureusement, s'il n'est pas manié par une main tout à fait habile, il ne se défend pas toujours d'une certaine lourdeur, qui finit par attrister les compositions les plus ingénieuses, les mieux conçues et les plus heureusement trouvées.

C'est un défaut que l'on n'a pas à craindre avec M. Allongé... Loin de là ! — Son fort intéressant paysage se distingue au contraire, par une finesse, une élégance, une

légèreté tout à fait aimables. Corot lui-même ne nous montrera ni des eaux plus transparentes, ni des feuillages plus aériens, ni des silhouettes d'arbres plus poétiquement amincies. Sous le fusain de M. Allongé, le paysage néerlandais prend tout à coup une apparence élyséenne. — C'est un miracle, cela, mon maître !



WERTHEIMER

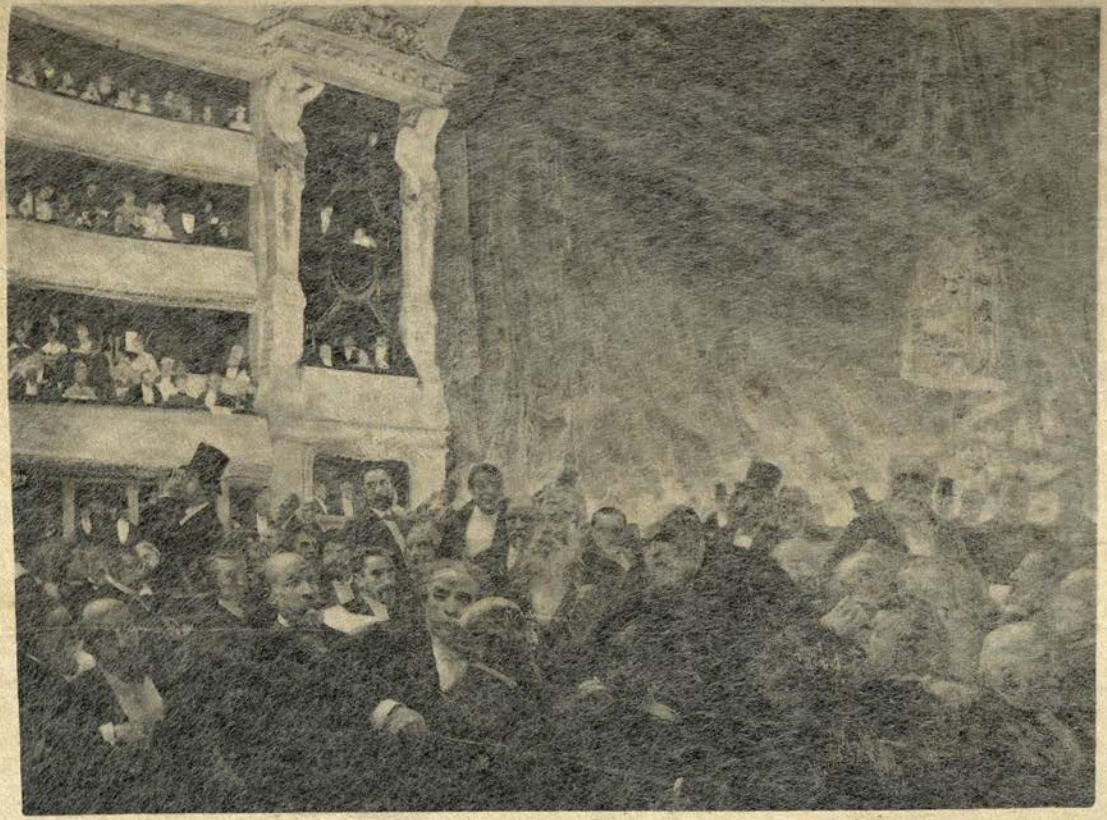
LE REPAS DES LIONS

On n'imagine point un contraste plus frappant que celui dont M. Wertheimer nous offre le spectacle dans le tableau très piquant qu'il intitule le *Repas des lions*.

Nous sommes chez Pezon, le célèbre dompteur. C'est l'heure du repas des bêtes féroces, dont l'estomac fonctionne avec la régularité des meilleurs chronomètres de Bréguet ; et, s'il nous est permis de nous servir avec les rois du désert de l'expression usitée jadis à la cour des rois de France, pour avertir que leurs Majestés étaient servies : *Les viandes sont apprêtées !*

Le couvert n'est pas mis sur une table ornée de linge damassé, et le célèbre belluaire garde sa vaisselle plate pour son usage personnel. Mais des morceaux sanguinolents, pris à l'étal de quelque boucherie au rabais, s'empilent dans une petite charrette à bras, que l'on promène le long des grilles, et que l'on arrête devant chaque cage, pour

livrer sa ration à chacune de ces gueules affamées. La fureur mal contenue de ces grands fauves, dont l'estomac crie; les mâchoires armées de crocs formidables, et démesurément ouvertes; les griffes rétractiles qui s'allongent et s'aiguisent sur les barreaux; le feu sombre de ces prunelles, ardentes comme la braise, tout cela a été rendu avec beaucoup de puissance et d'énergie par M. Wertheimer — qui a coquettement placé sur le devant de son tableau un joli lot de tigresses parisiennes, aux dents blanches, aux ongles roses, dont la cruauté, pour être moins violente, n'est peut-être pas moins dangereuse. Prenons garde aux mangeuses de cœurs! — Peinture pittoresque, amusante au premier chef.



DANTAN

ENTR'ACTE

Artiste par goût, et par instinct, fils, petit-fils et neveu d'artistes, Édouard Dantan a eu ce bonheur de ne pas connaître, comme tant d'autres l'ennui de chercher sa voie. Elle était tracée d'avance, et s'ouvrait devant lui, large et facile. Il a fait ses premiers pas dans un atelier. C'est assez dire que son but était devant ses yeux, et qu'il lui suffisait de marcher droit pour l'atteindre.

Son grand-père était sculpteur sur bois. Sculpteur classique et sérieux, son père que l'on appelait, Dantan aîné. Sculpteur également, son oncle, que nous appelions Dantan jeune, artiste inimitable dans le grotesque ; qui demanda sa renomée à la carituture, et auquel ses charges valurent la popularité et la fortune.

Édouard Dantan sculpta lui-même, à ses débuts, mais bientôt la peinture le prit, et le pinceau remplaça l'ébauchoir dans ses jeunes mains.

Élève d'Isidore Pils et de Lehmann, il ne tarda point à se faire une place au soleil et si on lui demandait ses titres de gloire il n'aurait qu'à choisir entre le *Jeu du disque*, *Hercule aux pieds d'Omphale*, *Hermaphrodite et Salmacis*, *le Christ en croix*, *Phrosine et Mélidor*. Mais jamais peut-être l'artiste audacieux ne s'est vu aux prises avec un sujet plus difficile que cet *Intérieur d'une salle de spectacle* pendant un entr'acte, et il fallait vraiment pour en tirer un aussi heureux parti, toute l'habileté d'un pinceau qui ne doute de rien, et qui sait réussir par ce qu'il sait oser.

COTTIN

PART-A-DEUX

COMMUNARDS ! s'est écrié un homme politique, évidemment réactionnaire ! devant le tableau de M. COTTIN, qui nous montre, sous les traits d'un chat et d'un chien, deux abominables partageux, se disputant la fortune d'un bourgeois, symbolisée par un poulet gras, prêt à mettre en broche. Un dessinateur humoristique, doué d'autant d'habileté et de légèreté dans la main, que d'observation dans l'esprit, de finesse et de sens critique, GRANDVILLE, emprunta jadis le masque des animaux pour peindre les passions et les caractères de l'homme, ses manies et ses travers, ses vices et ses crimes. Les deux héros du joli tableau de M. Cottin pourraient prendre place dans ce livre immortel et ajouter un chapitre à notre histoire scélérate.

L'auteur de ce petit drame intime a déployé une rare intelligence de composition, et une réelle puissance de facture dans ce morceau sans prétention, qui n'en a pas moins un saisissant caractère de réalité. Les passions arrivent à leur paroxysme dans ce chat conservateur qui ne veut pas céder ce qu'il a conquis, et dans ce chien socialiste qui veut au moins la moitié du gâteau de son voisin... Ces animaux-là sont de vrais hommes.

293

F. MIRALLÈS

LE VIATIQUE

Grande est l'impression qui naît dans nos âmes à la vue de ce petit tableau. M. Miralles, qui sait être quand il le veut, le peintre des élégances modernes, possède aussi à un très haut degré le sens des choses religieuses, et, bien qu'il n'ait voulu faire ici qu'un tableau de genre, il s'en dégage un tel sentiment de ferveur et de piété que je le rangerais volontiers parmi les tableaux religieux.

Nous sommes en plein champ, à l'heure brûlante de midi; dans la distance nous apercevons la grande silhouette d'une église. C'est de là qu'est parti le prêtre portant entre ses mains le *Viatique* sacré qui donne aux chrétiens la force nécessaire pour accomplir le suprême et terrible voyage qui conduit l'homme de ce monde-ci dans l'autre.

Tout à sa mission sainte, et, dans ce vaste univers, ne voyant que son Dieu, le digne prêtre semble étranger à tout ce qui se passe autour de lui, mais un enfant de chœur, à l'aide d'une large ombrelle, le protège contre les rayons torrides, et les paysans qui l'aperçoivent se signent, se prosternent et murmurent des prières. Ce tableau, plein de vie et de mouvement, et d'une très belle exécution, fait le plus grand honneur aux habiles pinceaux de M. Mirallès.

BRETIGNIER

UN AVEUGLE DANS LES RUES DE FEZ

Il me semble que nous avons, cette année, un peu moins d'Orient que d'habitude au Salon. Je reconnais que l'on en avait peut-être légèrement abusé ; mais je ne m'en suis jamais plaint ; car j'ai encore, présente et vivante, dans l'âme et dans les yeux, l'ineffaçable impression que j'ai rapportée de ce pays des beaux jours.

Nulle part la lumière n'est plus pure, plus éclatante et plus intense ; nulle part l'homme, qui pose naturellement et sans le savoir, ne se drape plus majestueusement dans un vêtement qui semble fait pour caresser ses formes bien plus que pour les protéger et les couvrir, comme il arrive en nos rudes climats.

L'Orient est, par excellence, le pays où l'on fait quelque chose avec rien. Un mendiant jette un haillon sur ses épaules, ou noue une écharpe autour de ses reins, et le voilà drapé pour le plaisir d'un peintre.

Ce n'est certes pas M. Bretignier qui aura l'idée de me contredire — s'il en était autrement, son tableau parlerait pour moi et le condamnerait. Rien de plus simple que ce tableau, mais il arrive à un grand effet par de petits moyens. Ne lui demandons pas davantage. Son aveugle qui s'en va par les rues, à demi nu, chantant et s'accompagnant sur sa guzla, qui ne vaut pas six maravédis, n'en a pas moins une fière tournure. — Vous avez envie, rien qu'en le voyant venir, de mettre la main à la poche et de lui faire largesse.

WORMS

SOUS LE CHARME

OUS LE CHARME! Ne trouvez-vous point que voilà un titre tout à fait heureux, et que l'œuvre qui le justifiera, certaine d'attirer à elle les hommages du monde, n'a plus besoin des éloges de la critique. La critique brise sa plume devant elle, et se prosterne dans une silencieuse adoration.

Le charme! est-ce que ce seul mot ne dit pas tout, et vous faut-il encore quelque chose de plus? Le charme, cette émanation insaisissable et indéfinissable des êtres, qui vous prend, vous pénètre, s'empare de vous, et vous fait dire, haletant, éperdu, enivré: Encore! encore! encore et toujours!

Le charme, c'est surtout l'âme devenue visible, se révélant à nous tout à coup, soit par la caresse d'une forme exquise, soit par la séduction d'une mélodie enchanteresse. Le charme, c'est une tête de Raphaël, du Corrège ou de Vinci; c'est une phrase de Mozart; c'est une strophe de

Musset, c'est un chant divin de la Malibran !

Heureux celui ou celle qui nous tient *sous le charme*. Notre âme lui appartient, et notre vie est dans ses mains.

Le charme pour M. Jules Worms, c'est une brune Espagnole promenant ses doigts mignons sur les cordes de sa guitare.

Cet avis est partagé par le jeune homme qui l'écoute, immobile sur sa chaise, tout près d'elle, figé dans son extase, buvant ses accords à mesure qu'ils naissent, et ne souhaitant que deux choses : vivre en l'aimant, et mourir en l'écoutant. Tu vas bien, Jules Worms ?

Consuelo FOULD

CHIFFONNIÈRE

Quel préfet — eût-il l'âme du doux Poubelle chevillée dans le corps — se sentirait le courage d'appliquer les lois existates, ou d'en faire fabriquer de nouvelles, pour contrister la jeune et charmante *Chiffonnière* dont nous reproduisons la jolie silhouette d'après le tableau de Mlle Consuelo Fould?

S'il y en a beaucoup de pareilles dans la corporation persécutée, je demande tout simplement à échanger ma plume contre un crochet, et mon buvard contre une hotte, et à fouiller dans les tas en si aimable compagnie.

Mlle Consuelo Fould, dont les œuvres très saines, très agréables, et fort bien venues ont un parfum naturaliste, qui n'est jamais désagréable quand c'est elle qui le distille, a rencontré là une Chiffonnière comme il y en a peu, ou, pour mieux dire, comme il n'y en a pas, et si elle était chargée d'enlever ma boîte, je me lèverais à quatre heures tous les matins pour les lui offrir sur un plat d'ar-

gent. Je sais bien que vous me direz qu'avec ce teint-là, ce sourire aux belles dents, ces cheveux de soie blonde et cette désinvolture élégante, même sous le faix qui fait ployer sa tête, c'est une Chiffonnière de fantaisie, qui s'est costumée pour un bal d'artistes ; entre nous, cela m'est bien égal... Je vous avoue même que c'est que comme cela que j'aime les Chiffonnières, et que je remercie l'aimable et sympathique *pendresse* de m'avoir servi selon mon goût.

WILLEMS

LE MARCHAND DE VOLAILLES

N'est point artiste celui qui se fige dans un seul genre, qui ne sait point à propos changer sa manière, et qui se refuse à faire au goût du jour des concessions intelligentes.

Tel n'est point, à coup sûr, le cas de M. Florent Willems.

M. Willems, que la Belgique a bien voulu nous prêter, à peu près en même temps que son compatriote M. Alfred Stevens, a longtemps représenté, et dans nos Salons, et dans son atelier, l'art élégant, aristocratique, et mondain.

Ce n'était partout, chez lui, que des beaux seigneurs et des grandes dames, portant avec une suprême aisance les gracieux costumes du temps de Louis XIII.

Mais M. Willems était trop intelligent pour ne pas s'apercevoir qu'une évolution sensible s'était opérée dans les goûts du public, qui aime rarement le lendemain ce qu'il adorait la veille.

Aux élégances des classes sociales élevées, on préfère maintenant la trivialité des sciences populaires.

Des goûts et des couleurs, point ne faut disputer!

Tout en regrettant ses cavaliers si fiers et ses demoiselles si imposantes et si nobles, l'artiste qui sait qu'avant tout il faut être de son temps, les abandonne résolument et nous peint un marchand de volailles faisant valoir les beautés d'un poulet gras à une petite bourgeoise qui veut s'offrir le régal d'un bon rôti. Mais on tombe toujours du côté où l'on penche, et, qu'il l'ait voulu ou non, le peintre lui a donné la tournure, le maintien et la belle allure d'une femme de race. Tant mieux, ma foi! pour elle et pour nous!

SMITH-HALD

LE LAC BANDAKSVANDET

HARMONIES sévères des colorations, grandeur des lignes, majesté de l'ensemble, profond sentiment de la solitude, impression générale singulièrement poétique, telles sont les qualités par lesquelles nous séduit le paysage norvégien.

Les lacs sont peut-être le trait dominant et caractéristique de ces paysages. Beaucoup de ces lacs communiquent directement avec la mer et pénètrent à des grandes distances dans l'intérieur des terres.

Ces lacs norvégiens ont souvent pour rives des masses de roches volcaniques, fondues jadis dans les immenses brasiers des feux souterrains, et contenant toutes sortes de substances cristallisées, des gneiss, des quartz, des feldspath, des micas, des granits, en fusion pendant des siècles, et que les commotions intérieures du globe ont fait jaillir à sa surface.

Des végétations alpestres couvrent ces rochers, et projettent sur les flots une ombre qui les fait paraître noirs comme les ondes de l'Erèbe. Çà et là bondissent sur leurs flancs des cascades échevelées, qui piquent les parois sombres d'une vive lueur argentée.

Dans un pays où les routes sont rares, les chemins de fer insuffisants, où les cours d'eau sont toujours des torrents et jamais des fleuves, où l'on ne compte pas une seule voiture publique, depuis Christiana jusqu'au cap Nord, les lacs sont des voie de communication précieuses d'une région à l'autre, et les paquebots qui les sillonnent leur donnent une vie et une animation dont le caractère a été admirablement rendu par M. Smith-Hald, un enfant de la Norvège, pour lequel sa mère n'a point de secret.

00081074

Digitized with financial assistance from

Hermès India

a project facilitated by the Rotary Club of Bombay

on 12 April, 2019